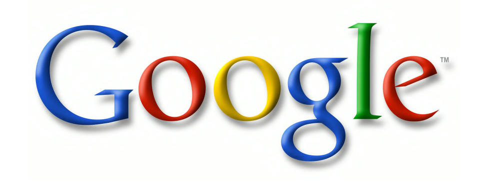
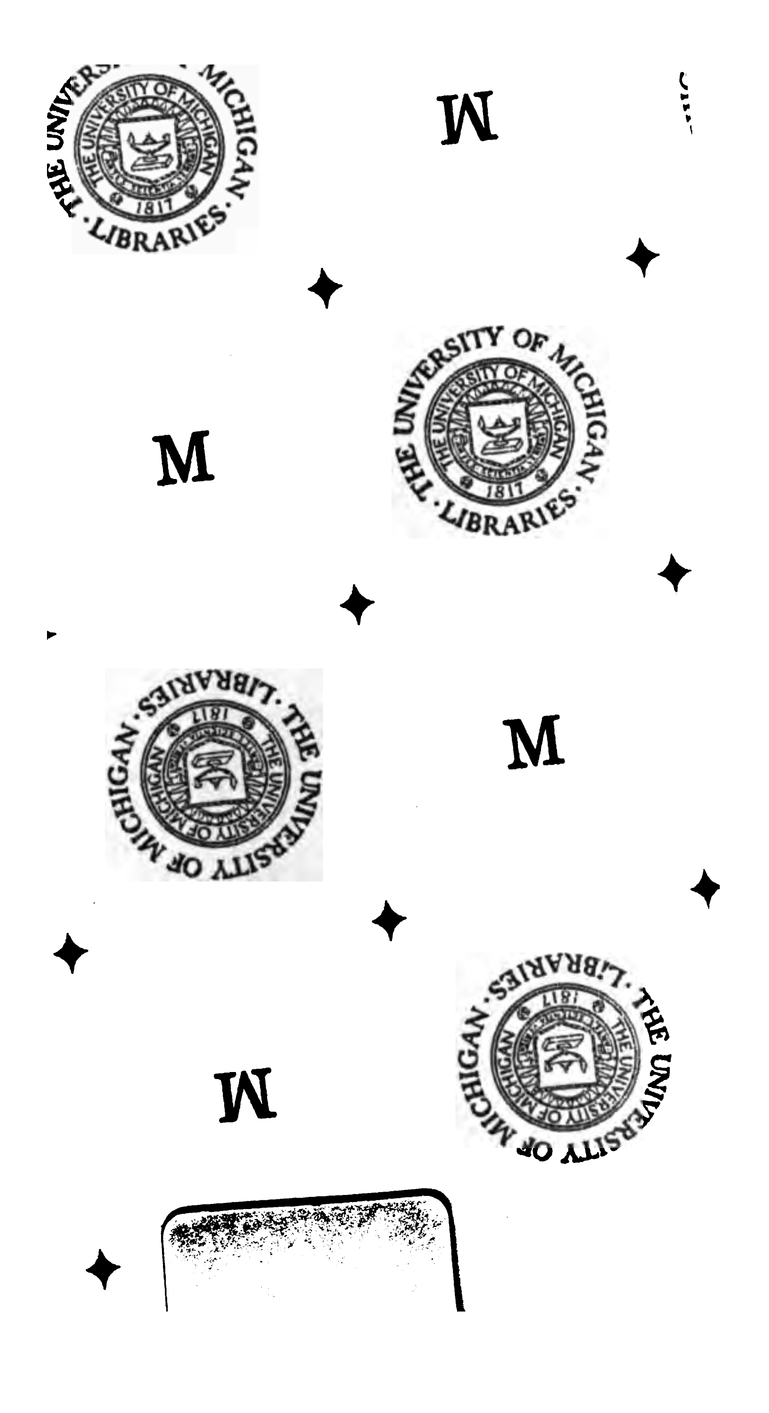
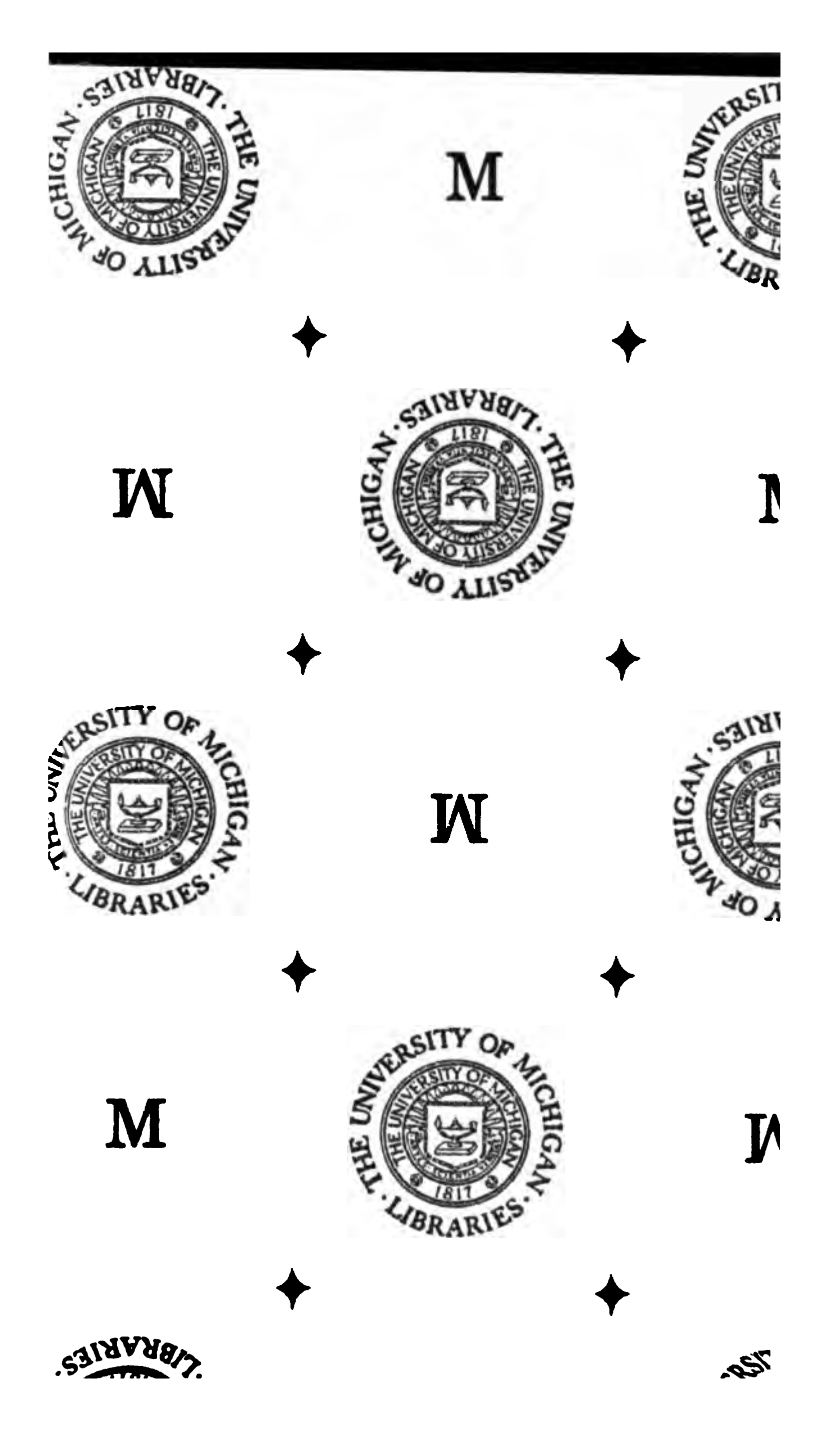
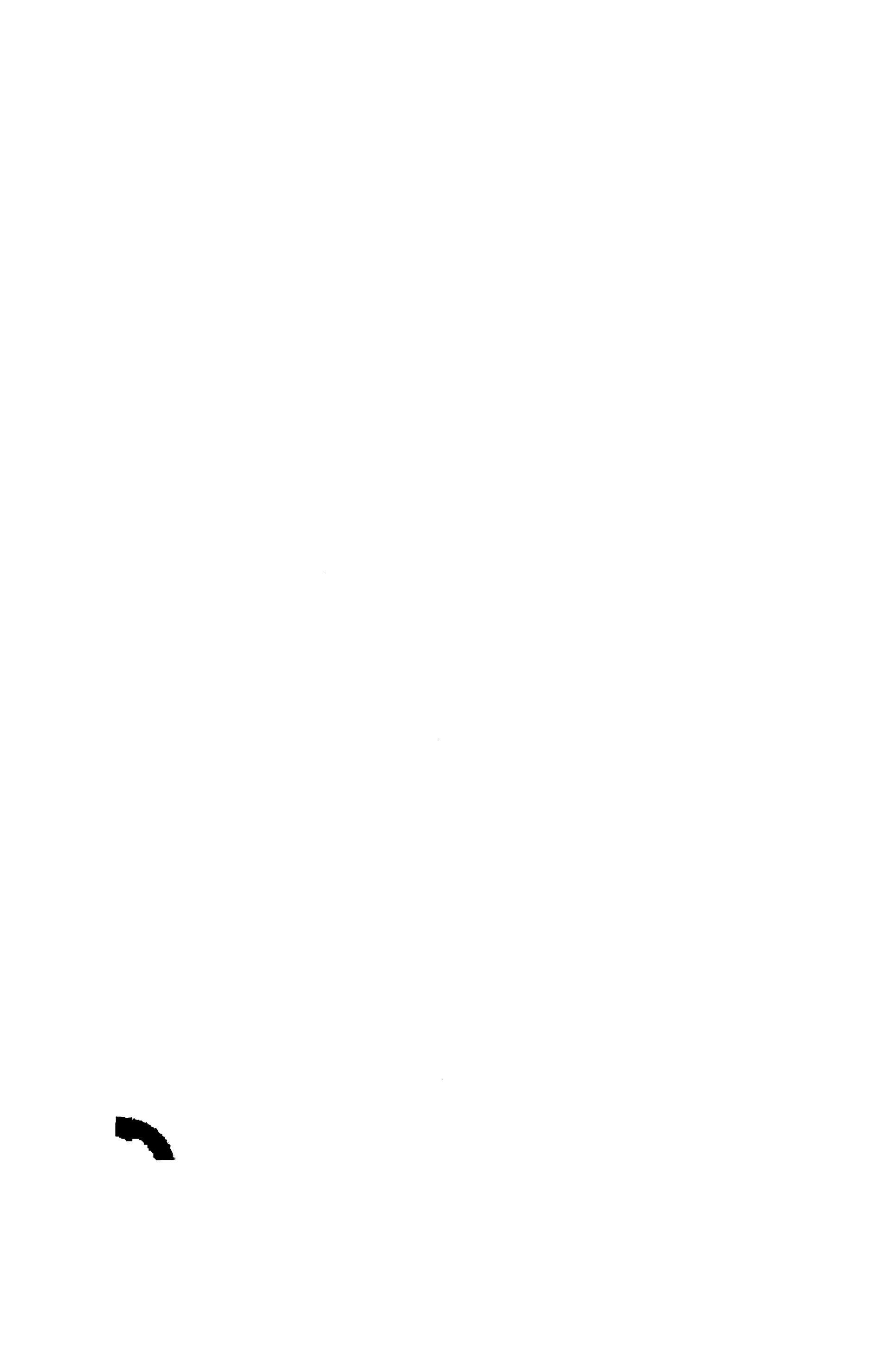



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817
M


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M





L'INVASION DANS L'EST

LE

GÉNÉRAL CREMER

SES OPÉRATIONS MILITAIRES EN 1870-1871

PAR

UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR

Visum est et mihi.... Scribere ut cognoscas.... Veritatem.

J'ai cru, moi aussi, devoir prendre la plume pour faire connaître la vérité.

S. Luc, chap. I, 3 et 4.



PARIS

E. LACHAUD, ÉDITEUR-LIBRAIRE

4, PLACE DU THÉATRE-FRANÇAIS

1871

PRÉFACE

Au milieu des désastres qui ont englouti ut ce que la France s'était habituée à regar- ɜr comme des illustrations, on aime à s'ar- ter sur les grands caractères qui ont lutté ısqu'au bout contre la mauvaise fortune, onnant le monde par leurs talents mili- ires et par leur constance.

Chanzy, Clinchant, Faidherbe, Jauréguiɜrry, Billot, Cremer ont acquis à jamais une loire impérissable.

Évadé de Metz, le général Cremer, dont ous écrivons aujourd'hui les faits d'armes, 'a jamais eu le moindre insuccès ; partout où a rencontré les Prussiens, il les a battus.

Ce travail n'est guère que la reproduction es rapports officiels adressés par ce général,

soit au ministre de la guerre, soit aux g
raux qui commandaient en chef.

Le moment n'est pas encore venu de
cuter la conduite de ceux qui ont été à la
de nos armées. Il suffit de rapporter ce
chacun d'eux a fait : c'est à la nation d'a
cier.

L'INVASION DANS L'EST

LE

GÉNÉRAL CREMER

SES OPÉRATIONS MILITAIRES EN 1870-1871.

Le 23 novembre 1870, le général Cremer vint prendre, à Chagny (Saône-et-Loire), le commandement d'une brigade composée de deux légions mobilisées du Rhône et d'un bataillon de mobiles de la Gironde. Ces troupes étaient disséminées sur plusieurs points : le bataillon de la *Gironde* occupait Beaune ; la 2e légion, Chagny, et la 1re Verdun-sur-le-Doubs.

Avant d'entrer dans le détail des opérations exécutées par Cremer, nous essayerons de tracer, d'une main fidèle, le portrait de ce jeune général.

Le lecteur saura peut-être gré à l'un des officiers qui l'ont le mieux connu, d'avoir esquissé les principaux traits de l'homme sur lequel tant de singulières

choses ont été écrites. Les derniers événements dans lesquels il a joué un si noble rôle en sauvant le général Chanzy des mains des insurgés, m'ont seuls porté à m'écarter un instant du plan que je me suis imposé dans la préface de cet ouvrage.

Un heureux mélange d'audace, de décision, de calcul et de prudence forme le trait distinctif du caractère du général Cremer. Ceux qui ne le connaissent qu'imparfaitement peuvent le trouver téméraire ; ceux qui l'ont approché de près savent avec quelle opiniâtreté il étudiait les questions militaires ; ils savent que le travail s'alliait chez lui à une très-haute perspicacité qui lui permettait de démêler les questions les plus confuses et lui donnait cette sûreté de coup d'œil et de décision si rare à rencontrer dans un même homme. Ceci faisait dire au commandant Koziell : « Ce qui m'a le plus « surpris, c'est de voir un général aussi hardi que « Cremer engager les troupes avec tant de prudence « et être si ménager de la vie de ses soldats. »

Chez Cremer la décision est non-seulement un don naturel, mais encore le fruit du calcul ; c'est là une qualité essentielle aux hommes de guerre, et qui se trouve cependant chez bien peu. L'effrayante responsabilité du commandement, les objections nombreuses que soulève n'importe quel plan jettent le doute dans l'esprit des gens les plus intelligents, les tiennent dans une irrésolution fâcheuse et paralysent l'action, tandis que la rapidité des mouvements est un des premiers éléments du succès.

On peut appliquer à Cremer ce que Richelieu a écrit de lui-même : « Je ne fais rien que je n'y pense mûre-« ment, mais mon parti une fois pris, je vais droit à « mon but, rien ne m'arrête...... »

L'activité du général ne se démentait pas plus la nuit que le jour ; couché dans le même appartement que son chef d'état-major, il avait prescrit de laisser arriver à lui tous les porteurs de renseignements, et de lui apporter toutes les dépêches. Entouré de ses cartes, consultant son lieutenant, il n'hésitait jamais sur le parti à suivre.

Le général Cremer avait résolu de prendre immédiatement l'offensive. En conséquence, il porta la 2e légion à Beaune et envoya l'ordre à la 1re de marcher sur Dijon par Tard-le-Haut. En même temps, il dépêcha au général Garibaldi son chef d'état-major, le colonel Poullet, pour combiner ses mouvements avec ceux de ce général, qui opérait dans la vallée de l'Ouche et se trouvait à Lantenay (8 kilomètres de Dijon).

Il fut convenu que l'on attaquerait cette ville de concert ; le jour de la bataille fut fixé et les dispositions arrêtées. Depuis lors, l'accord le plus parfait ne cessa de régner entre les deux chefs, unis par la communauté du but.

Cette entente de Cremer avec Garibaldi était commandée, non-seulement par le patriotisme, mais encore par les opérations elles-mêmes, les deux vallées dans

lesquelles se mouvaient les deux corps, menant à Dijon et pouvant être tournées l'une par l'autre à cause des nombreux chemins qui les relient.

Sans perdre de temps, Cremer vint s'établir à Nuits avec les troupes qu'il avait à Beaune, et le lendemain de son arrivée il dirigea une forte reconnaissance jusqu'à Gevrey (8 kilomètres de Dijon), sous les ordres du colonel Poullet. Lui-même appuyait ce mouvement avec le gros des forces. Il était sur le point de s'établir à Gevrey et à Moret pour attaquer Dijon le lendemain au lever du jour, quand une dépêche de Bordone, chef d'état-major de Garibaldi, datée de Bligny-sur-Ouche, vint lui annoncer la retraite de l'armée des Vosges sur Autun. Après avoir battu Werder à Pasques, à Plombières et à Lantenay, Garibaldi, cédant à l'entraînement de ses troupes, avait à lui seul attaqué Dijon. Ricciotti était même entré dans la ville; mais mitraillé à bout portant sous ses murs, accablé par les retours offensifs de l'ennemi, menacé d'être tourné, Garibaldi avait dû battre précipitamment en retraite, poursuivi de très-près et sans relâche par les Prussiens.

La défaite du général italien et sa retraite si rapide sur Autun ne permettaient plus à Cremer de s'établir à Gevrey sans s'exposer à voir les Prussiens réunir toutes leurs forces contre lui et l'accabler à son tour, puisqu'il ne pouvait espérer d'être secouru à temps par Garibaldi, alors beaucoup trop éloigné pour tomber au moment opportun sur les derrières de l'ennemi.

D'un autre côté, marcher vers Autun dans de telles conditions, c'était pour Cremer se faire battre, peut-être même se faire anéantir sans aucun profit pour Garibaldi, qui allait trouver dans cette ville de très-fortes positions où il pourrait se réorganiser et résister aux attaques d'un ennemi enhardi par le nombre et la victoire.

Enfin, comme dernière raison, Cremer n'avait pas avec lui la 1re légion et sa batterie Armstrong. Elles marchaient sur Dijon, par Tard-le-Haut, comme il avait été convenu précédemment, lorsque l'armée des Vosges et celle de Cremer devaient attaquer simultanément.

Voler à marches forcées au secours de Garibaldi eût donc été, de la part de Cremer, le renouvellement de la faute des Autrichiens dans la campagne de 1796; c'eût été offrir aux Prussiens une facile occasion de victoire dont ils eussent trop bien profité.

Si j'insiste sur ce point, c'est : 1° pour dégager la responsabilité de Cremer dans la défaite de Garibaldi sous Dijon; 2° afin de démontrer qu'il était impossible au général de se porter promptement à son secours.

Dans cette situation, Cremer se décida à concentrer toutes ses forces à Nuits en y appelant, à marches forcées, la 1re légion et sa batterie. Ce parti lui était commandé par plusieurs considérations :

1° Les hauteurs qui dominent Nuits du côté de Chaux sont d'excellentes positions pour livrer une ba-

taille défensive; on ne pourrait trouver de terrain présentant des conditions plus favorables pour lutter contre un ennemi supérieur en nombre et mieux aguerri;

2° La ville de Nuits, par ses propres ressources et par celles qu'amenait le chemin de fer, offrait une grande facilité pour les fournitures de vivres, d'effets et de munitions;

3° Dans le cas d'une retraite de nos troupes sur le plateau de Chaux, les Prussiens ne pouvaient se maintenir dans Nuits qu'au prix des plus grands sacrifices, car toutes les routes qui y mènent peuvent être enfiées par l'artillerie placée sur les hauteurs de Chaux. Tant que le plateau qui couronne ces collines n'est pas enlevé, l'occupation de Nuits est plutôt un péril qu'un avantage pour l'assaillant. Dans ce cas, on ne peut mieux comparer la position de la ville qu'à celle d'une place assiégée dont la citadelle serait au pouvoir de l'ennemi;

4° Le choix du terrain si important à la guerre préoccupait d'autant plus le général que ses troupes étaient très-jeunes et commandées par des officiers pour la plupart étrangers au métier des armes. Il ne se dissimulait pas les conséquences d'un insuccès sur une armée aussi impressionnable. Il répétait souvent qu'on devait tenir le plus grand compte de la qualité des soldats et qu'on ne pouvait engager les jeunes régiments comme la vieille armée de Metz. Son but constant était d'aguerrir ses jeunes recrues et de les tenir toujours en haleine par des marches et des combats

heureux. Les leçons de l'histoire, tant ancienne que moderne, ne démontrent-elles pas aux moins clairvoyants qu'on ne peut obtenir de succès qu'avec des troupes solides et rompues aux fatigues de la guerre? Tandis que le passé nous montre le grand Scipion exerçant ses légions aux plus pénibles travaux et les retrempant sans cesse fortement avant de les conduire contre Annibal, les temps modernes nous font voir, comme l'a si bien prouvé M. Camille Rousset, dans son livre plein d'enseignements, que les premiers revers de la République française ont été dus à ces volontaires trop vantés dont l'indiscipline et le découragement ont causé tant de désastres. Aussi, depuis le jour où le commandement fut remis entre ses mains jusqu'à la fin de la campagne, Cremer ne cessa de maintenir dans sa division la plus rigoureuse discipline. Jamais ses troupes ne furent laissées dans l'oisiveté. Quand on restait en station, les hommes étaient exercés à des manœuvres d'ensemble et pourvus des effets qui leur manquaient. La sollicitude du général pour les intérêts du soldat n'était pas moins proverbiale dans l'armée que son inexorable sévérité; inflexible surtout pour ses officiers, Cremer avait pour principe que l'on doit d'autant plus frapper les chefs que leurs fautes ont de plus graves conséquences. Mais revenons aux raisons qui avaient déterminé Cremer à se retirer sur Nuits;

5° Pour des troupes établies sur le plateau de Chaux, la retraite était toujours possible, soit sur Beaune, par le chemin de la Doix, soit sur la vallée de l'Ouche;

6° Cette position nous permettait de tomber sur les flancs ou sur les derrières de l'armée qui poursuivait Garibaldi, et de le dégager en coupant les communications de ces troupes avec Dijon;

7° Enfin, nous pouvions enlever Dijon par un hardi coup de main, si les Prussiens venaient à trop dégarnir cette ville.

Telles étaient les raisons qui avaient déterminé le général de brigade Cremer à concentrer ses forces à Nuits, quand le général de division Crevisier, arrivant subitement de Beaune à Nuits, donna l'ordre à Cremer de battre en retraite sur Beaune et d'embarquer ses troupes dans des trains qu'il amenait avec lui. En vain Cremer essaya-t-il de lui faire saisir les funestes conséquences d'une retraite si précipitée, exécutée nuitamment, et son fatal effet sur de jeunes soldats et sur une population patriotique. Ces considérations n'eurent pas plus de poids que les raisons militaires dont nous avons parlé précédemment et que Cremer chercha inutilement à faire triompher.

Le lendemain, Crevisier ne voulait plus avoir commis cette faute et essayait de rejeter son incroyable décision sur ses soldats et sur Cremer. Le gouvernement, instruit de ces faits, révoqua le jour même Crevisier et remit à Cremer la direction absolue des opérations.

Les Prussiens cependant avaient mis notre retraite à profit en continuant avec activité, jusqu'à Autun, leur poursuite contre Garibaldi.

Premiers combats de Nuits (29 et 30 novembre).

Aussitôt qu'il eut reçu le commandement, Cremer prit ses dispositions pour marcher en avant et rallier à Nuits la 1re légion et sa batterie Armstrong, auxquelles heureusement Crevisier n'avait point envoyé contre-ordre.

Le lendemain du jour où il remplaçait Crevisier, le général Cremer partit pour Nuits avec ses troupes de Beaune (la 2e légion du Rhône et le bataillon de la Gironde). Il trouva la ville occupée par deux mille Prussiens et trois canons. Quoiqu'il fût sans artillerie, Cremer n'hésita pas à les attaquer ; lui-même, suivi de son état-major, se mit à la tête des troupes chargées d'enlever de front la position.

La défense des Prussiens fut chaude ; ils lançaient des boîtes à balles sur les assaillants. Le colonel Ferrer eut son cheval percé de plus de vingt balles sur la grande route. Nos soldats, quoique très-impressionnés, étaient entraînés par la valeur de leurs chefs, qui indiquaient, pour ainsi dire, à chacun les moyens de se défiler.

En même temps qu'il attaquait de front, Cremer faisait tourner la ville par les hauteurs de Chaux. Les Prussiens, craignant de se voir coupés, se replièrent sur Dijon. Le combat avait duré trois heures et demie.

Le 30, l'ennemi, selon son invariable habitude, f
un retour offensif contre nous. Accueilli par le fe
nourri de nos grand'gardes, placées à Vosnes, me-
nacé d'être tourné du côté du chemin de fer par l
commandant de Carayon-Latour, il battit rapidemen
en retraite. Nos troupes, abritées par les murs de
jardins et des maisons, n'avaient éprouvé aucun
perte; quant aux Prussiens, ils laissèrent une cen-
taine des leurs sur le terrain.

Le 2 décembre, la 1re légion, sous les ordres du
colonel Celler, arriva à Nuits avec sa batterie, compo-
sée de pièces Armstrong de 9. Cremer attendait ave
impatience ce renfort pour voler, avec toutes ses for-
ces, au secours de Garibaldi et couper aux Prussien
la route de Dijon. Il se porta donc immédiatement à
Bligny-sur-Ouche, où il apprit que l'ennemi, battu
à Autun par Garibaldi, se retirait par Arnay-le-Duc
sur Dijon.

La résolution prise par le général d'attaquer les
Prussiens était paralysée par la connaissance très-
imparfaite qu'il possédait de leurs positions. Cremer
n'avait point reçu de cavalerie. Il lui était donc impos-
sible de contrôler les renseignements contradictoires
que lui apportaient les habitants. Ce manque absolu de
cavalerie qui dura presque toute la campagne, malgré
les demandes réitérées et pressantes du général, ren-
dait le service si essentiel des renseignements fort
difficile en même temps que très-incertain.

On ne pouvait s'éclairer que par des gens du pays,

et il faut le dire à l'honneur de la Bourgogne, ils déployèrent, dans toutes les occasions, un dévouement et une bonne foi au-dessus de tout éloge. Personne ne se distingua plus, sous ce rapport, que M. Paul Bouchard, alors sous-préfet de Beaune; personne ne rendit à l'armée de plus réels services. Dès que Cremer avait besoin d'un renseignement, M. Bouchard revêtait son uniforme de garde national; accompagné de ses fils, il partait sur l'heure pour le point à reconnaître.

Enfant du pays où il est adoré et très-connu, homme d'un jugement droit, il savait discerner le vrai du faux et éclairer le général sur la foi qu'on devait prêter aux renseignements d'après leurs sources. Pour connaître ce qu'est M. Bouchard, il faut se représenter le plus dévoué, le plus désintéressé des patriotes, un de ces cœurs qui ont la passion de leur pays et sont prêts à lui sacrifier leur fortune, leur vie même.

En dehors des renseignements dont M. Bouchard pouvait répondre, le général en recevait un très-grand nombre sur lesquels il n'avait aucun moyen de contrôle. Tous ceux qui connaissent la guerre savent combien les personnes étrangères au métier des armes sont sujettes à des erreurs sur l'évaluation des forces et sur les positions occupées. En outre, il est rare qu'on puisse être averti à temps, lorsqu'on est privé de cavaliers. La difficulté de se reconnaître au milieu des fausses manœuvres d'ennemis vigilants et rusés tels que les Prussiens, et les contradictions qui

existent toujours en pareil cas, entre les nouvelles de habitants, jettent dans un cruel embarras et forcent prendre un parti d'après des probabilités qui devier draient des certitudes, si l'on avait des éclaireurs intel ligents et hardis, capables de renseigner d'après leur propres reconnaissances.

Sans cavalerie, il est difficile de tromper l'ennem sur ses desseins ; on se trouve ainsi dans la positio d'un joueur qui laisse lire dans son jeu, tandis qu celui de l'adversaire lui est soigneusement caché Enfin on éprouve la plus grande peine à se bien garder ; il faut multiplier les grand'gardes et fatiguer les troupes par de fréquentes reconnaissances.

Quoique dépourvue de cavalerie, la division Creme ne fut jamais surprise, ce qui indique combien le ser vice des avant-postes a été fait avec zèle et surveill avec sévérité.

Ces quelques réflexions prouvent surabondammer la nécessité et l'importance d'une cavalerie d'éclai reurs. L'adoption du service obligatoire en Franc permettra sans doute de réorganiser cette arme d'un manière plus rationnelle et plus intelligente, en y fai sant entrer les jeunes gens de famille qui rendror dans ce corps de grands services, non-seulement pa leur habileté comme cavaliers, mais surtout par leu intelligence et leur audace, fruits naturels de l'ému lation et de l'élévation des sentiments. C'est là un de nombreux points où nous ferons bien d'imiter la savant organisation prussienne. Rien n'est rare comme de

rencontrer un bon officier de cavalerie légère, tant les qualités exigées semblent s'exclure l'une l'autre. Et cependant, nous l'avons tous constaté dans cette guerre, l'importance de cette arme, loin d'avoir diminué, n'a fait que s'accroître.

Revenons au théâtre de l'action. Toute la nuit du 2 au 3 décembre fut employée à recevoir les gens du pays envoyés dans différentes directions pour recueillir des renseignements sur les emplacements de l'ennemi.

Dans l'après-midi, un individu de mauvaise mine, qui se disait échappé de Sedan, mais ne pouvait répondre à aucune des indications de son livret de soldat, vint nous dire qu'un corps considérable de prussiens se trouvait à Pont-de-Pany. Les questions que nous lui adressâmes prouvèrent que c'était un espion.

Les Prussiens, qui no négligent aucun détail, employaient aussi très-souvent l'intermédiaire des habitants pour nous envoyer de fausses indications sur leurs forces et leurs positions. Le caractère crédule et vantard de certains de nos compatriotes servait admirablement l'ennemi; c'est ainsi que, étant cantonnés à Nuits, nous reçûmes, en une heure de temps, trois voyageurs qui vinrent nous apporter successivement des déclarations identiques. Ils disaient que les Prussiens avaient complétement dégarni Dijon, notamment tels et tels points; c'étaient précisément les mieux gardés.

Werder voulait nous attirer dans le guet-apens qui lui avait si bien réussi avec Garibaldi. Ces ruses furent impuissantes contre Cremer, tenu au courant des mouvements de l'ennemi par des gens sûrs et dévoués.

Combat de Châteauneuf (3 décembre 1870).

A une heure du matin, le général savait d'une manière certaine que la colonne du général Keller, forte de sept mille hommes environ, occupait les villages de Sainte-Sabine et de Vandenessc. Les chefs de corps furent aussitôt réunis chez le général Cremer et reçurent les instructions suivantes :

La 2e légion formant l'aile gauche, ayant avec elle deux obusiers de montagne, devait tourner Sainte-Sabine, et rejeter l'ennemi par la route de Dijon sous le canon de Châteauneuf qu'occuperait le général avec la 1re légion. Cette deuxième légion était commandée par le colonel Ferrer.

Le colonel Poullet, avec le bataillon de la Gironde et trois compagnies des volontaires du Rhône, était chargé de l'attaque de front.

Enfin le général commandant la 1re légion et sa batterie Armstrong, devait occuper la formidable position de Châteauneuf qui, dominant la route, l'enserrant pour ainsi dire, obligeait l'ennemi à faire sous

son canon une marche de flanc dans un espace très-restreint.

Les colonels Ferrer et Poullet devaient presser énergiquement l'ennemi, le rejeter sur Châteauneuf, où, coupé et entouré, il n'avait plus qu'à mettre bas les armes, ainsi qu'il l'a avoué le soir du combat.

Ce plan, très-bien conçu et admiré de nos adversaires eux-mêmes, ne réussit qu'en partie.

La 2e légion du Rhône qui devait partir à trois heures du matin ne se mit en route qu'à quatre heures et demie, et quand elle arriva à Sainte-Sabine, l'ennemi avait pris la route de Vandenesse. La bataille, au lieu de s'engager à la fois sur toute la ligne, en commençant par le mouvement tournant de gauche, débuta par l'attaque du côté de Châteauneuf. Notre artillerie, postée sur la crête, à droite du village dans des jardins et dans un bois, tirait sans relâche sur les têtes de colonne de l'ennemi avançant en masses profondes, et arrêtait ainsi la marche de flanc qu'il faisait sous notre canon.

En vain l'artillerie prussienne nous envoya-t-elle une grêle d'obus; les coups mal dirigés et forcément tirés au jugé, de bas en haut, sur une très-forte inclinaison, ne produisaient que peu d'effet. Quant aux pièces françaises, elles avaient ordre de ne pas répondre aux obus et de s'acharner sur l'infanterie.

La neige étant tombée tout le jour, et les chevaux ne pouvant plus descendre les canons au bas de la

côte, les artilleurs durent amener les pièces à bras, après une journée des plus fatigantes. Elles tirèrent quatre cents coups. (Rapport du commandant d'artillerie Camps, sur le rôle de l'artillerie à Châteauneuf.)

Keller, surpris par cette attaque, essaya de s'emparer de Châteauneuf en le tournant par la droite. A cet effet, il tenta d'enlever le bois qui est à la droite du village; vigoureusement repoussé par le bataillon de la 1re légion qui l'occupait, il entreprit alors de nous tourner par notre gauche.

Le colonel Poullet n'avait point rencontré l'ennemi en face de lui; il marcha donc aussitôt au canon de Châteauneuf, et faillit tourner les Prussiens; mais Keller, s'apercevant à temps du danger que lui faisait courir l'arrivée de cette nouvelle colonne, ne songea plus qu'à une rapide retraite.

Le colonel Ferrer n'avait pas trouvé les Prussiens à Sainte-Sabine. Cremer, qui avait promptement reconnu que toutes les forces ennemies se trouvaient en face de lui, avait donné l'ordre au colonel de se rabattre rapidement sur Châteauneuf pour rejeter les Prussiens sous notre canon et leur couper la retraite.

Au lieu de marcher directement à l'ennemi, la 2e légion décrivit un long cercle autour de Sainte-Sabine et arriva trop tard à Vandenesse pour porter un coup décisif. Ferrer ne put faire donner que ses têtes de colonne qui poursuivirent Keller jusqu'à Sombernon, s'emparèrent de plusieurs voitures chargées

›étrole et de vivres, puis firent cent vingt prison-
's.

'el fut le combat de Châteauneuf, qui eût été très-
l aux Prussiens si le plan de Cremer avait été
ctuellement exécuté. En le dressant, il avait habile-
ıt profité d'une des plus grandes fautes qu'on puisse
ımettre à la guerre.

os pertes étaient insignifiantes; celles de l'ennemi
ıontaient à huit cents hommes tués ou blessés et
vingt prisonniers.

› succès, quoique incomplet, gagna au général
ınfiance de ses troupes. Les soldats comprirent
s étaient conduits par une main ferme et habile.

ıribaldi, à la nouvelle de ce combat glorieux pour
ırmes, envoyait au général Cremer le télégramme
ınt :

Mes félicitations au jeune et vaillant général de la
épublique.

Votre manœuvre est marquée au coin du génie
la guerre; j'en augure bien pour l'avenir de la
épublique (1). »

› lendemain, le général repartit pour Nuits, où il
'a le 5. Il donna à ses troupes quelques jours de

Le maréchal des logis de gendarmerie Brosse, qui s'était
signalé au combat de Nuits par son intrépidité, se distingua
âteauneuf par le sang-froid dont il fit preuve en dirigeant
intage de deux pièces Armstrong, très-exposées au feu de
›mi et dont le commandant venait d'être tué.

repos dont elles avaient grand besoin, tant pou remettre de leurs fatigues que pour recevoir les n tions et les effets qui leur faisaient défaut.

D'ailleurs, ce repos était imposé par l'immobilit Garibaldi à Autun; les Prussiens s'étaient concer à Dijon, et l'on ne pouvait entreprendre aucune séri attaque contre cette ville, tant que Garibaldi n'a pas repris ses opérations dans la vallée de l'Ouche.

Dès que Cremer eut pourvu ses soldats de ce leur manquait, il se remit en mouvement, dés aguerrir ses troupes par des marches et de pe opérations, puis habituer aux manœuvres les che les hommes. Il se borna pour le moment à inqu les colonnes prussiennes envoyées en réquisition les villages entre Dijon et Nuits. Plusieurs foi Saint-Bernard, à Gevrey, à Broindon, Cremer fut le point d'envelopper ces petites colonnes. Faut cavalerie qui pût nous avertir à temps, prév uniquement par les fidèles habitants qui venaie pied, souvent par les chemins les plus détournés ne pas éveiller l'attention de l'ennemi, nous r quâmes à plusieurs reprises de superbes coups.

Nous perdîmes la seule occasion où nous aurion arriver à temps pour anéantir un régiment prus accompagné de quatre pièces d'artillerie. Nous av été informés qu'il était à Cîteaux, et nous pouvion surprendre par une marche faite avant le jour. (Cît n'est qu'à 8 kilomètres de Nuits.)

Des ordres télégraphiques du général Bressolle arrivèrent en même temps que ces renseignem

nous prescrivaient d'être prêts à attaquer Dijon. Nous reçûmes ensuite le contre-ordre, mais il était trop tard pour exécuter notre coup de main; les Prussiens avaient quitté Cîteaux, et une telle chance de succès ne devait plus se représenter.

Cet exemple montre les fâcheux effets d'un commandement à distance. La besogne du général qui est sur les lieux se trouve déjà assez difficile pour qu'on ne lui crée pas de nouveaux obstacles. Une des erreurs dont les conséquences ont toujours été fatales à la guerre, c'est, pour un chef éloigné de l'action, de se départir d'un plan stratégique et d'entrer dans des détails de tactique.

Le 12 décembre, Cremer reçut deux régiments d'infanterie et deux batteries de 4, pour compléter sa division qui se trouvait ainsi formée en deux brigades :

1re Brigade	Bataillon des mobiles de la Gironde; 32e de marche; 57e de marche.
2e Brigade	1re légion des mobilisés du Rhône; 2e légion des mobilisés du Rhône; Trois compagnies des chasseurs volontaires du Rhône; Une compagnie de volontaires libres du Rhône.

Trois batteries, dont deux de 4 et une Armstrong de 9.

Bataille de Nuits (18 décembre 1870).

Fatigué de se voir sans cesse harcelé dans tous ses mouvements par un ennemi si entreprenant, Werder résolut de profiter de l'inaction où Garibaldi restait à Autun pour attaquer le jeune général qui s'aventurait chaque jour aux portes de Dijon. Il espérait d'autant plus facilement accabler Cremer, que celui-ci était réduit à ses seules troupes et ne pouvait recevoir aucun secours.

Le 18 décembre, de très-grand matin, Werder en personne sortit de Dijon avec quarante-huit pièces de canon et vingt-quatre mille hommes. Il divisa ses troupes en trois colonnes, de manière à nous attaquer simultanément sur trois points.

Par une singulière coïncidence, le général Cremer était allé faire une reconnaissance sur la route nationale de Dijon, avec le bataillon de la Gironde, deux bataillons de la 1re légion du Rhône et la batterie Armstrong. Arrivé à Gevrey, il mit en fuite quelques pelotons de uhlans, après avoir fait une vingtaine de prisonniers. Au moment où il apercevait les colonnes prussiennes et les saluait de plusieurs obus qui venaient tomber au milieu de leurs masses profondes, il reçut avis du colonel Poullet qu'une attaque générale menaçait Nuits; aussitôt il se retira sur cette ville.

Le colonel Poullet, qui remplaçait le général à Nuits, avait été prévenu par le maire de l'Étang-Vergy, qu'une forte colonne ennemie se dirigeait par ce village sur Villars-Fontaine et Concœur. D'un autre côté, les éclaireurs volontaires du Rhône, établis à Broindon et à Épernay, faisaient savoir, qu'après avoir tué quelques uhlans, ils se retiraient sur Boncourt devant de nombreuses masses prussiennes. D'après ces renseignements, le plan de Werder se dévoilait clairement : il était évident qu'il allait nous attaquer sur trois points, qu'il chercherait à nous tourner par notre droite, du côté d'Agencourt et à nous couper la route de Beaune. Il pouvait tenter aussi de nous tourner par notre gauche, mais nous savions que les difficultés du terrain l'arrêteraient promptement s'il persistait dans ce dessein.

Le colonel Poullet, en même temps qu'il transmettait ces renseignements au général, donnait l'ordre à deux bataillons de la 2e légion du Rhône et à la 22e batterie du 12e régiment d'artillerie, établis en arrière de Nuits, dans les villages de Premeaux et de Quincey, de se porter à Nuits ; il prescrivait au bataillon de la 2e légion du Rhône, cantonné à Comblanchien, de venir à Chaux par la route directe qui relie ces deux villages. Immédiatement, il télégraphiait à Beaune au colonel Millot du 57e d'embarquer en toute hâte ses bataillons dans des trains préparés d'avance.

Notre ligne de bataille s'étendait depuis Boncourt à l'extrême droite, en passant par le château de la Ber-

chère et Nuits, remontait en avant de Chaux, et se terminait à un mamelon dont les abords, fortement défendus par des ravins couverts de bois, donnaient aux troupes d'excellents abris. Les hommes pouvaient s'y cacher si bien, qu'il fut impossible à l'ennemi de les apercevoir.

Sans insister davantage sur l'importance du plateau de Chaux, que nous avons fait ressortir plus haut, ajoutons que la route de Nuits, outre une pente très-rapide qui la rend impraticable à l'artillerie ennemie, fait de nombreux zigzags qui l'empêchent d'être enfilée.

Enfin, du côté de Villars-Fontaine et de Concœur, les hauteurs de Chaux sont séparées de celles que suivait l'ennemi par de profonds et larges ravins, dominés par des bois, ce qui permettait de couvrir nos troupes, et aussi de cacher nos mouvements.

Nos grand'gardes étaient à Vosne et à Concœur. Aussitôt que le général fut arrivé à Nuits, il donna l'ordre au lieutenant-colonel Graziani, du 32e, d'aller prendre à Boncourt le commandement de l'aile droite. Il devait, s'il était forcé d'abandonner ce village, se retirer sur le château de la Berchère qu'on avait mis en état de défense, et qui se trouvait protégé par deux obusiers de montagne.

Cinq compagnies du bataillon de la Gironde et un bataillon de la 2e légion du Rhône furent mis en réserve derrière le remblai du chemin de fer. L'aile

droite se trouvait encore soutenue par deux pièces de la 22e batterie du 12e d'artillerie, sous les ordres du sous-lieutenant de Dartein, à la gare du chemin de fer. Cet embarcadère est situé à un kilomètre en dehors de Nuits, à peu près à la hauteur d'Agencourt. Ce point était donc de la plus haute importance, non-seulement pour soutenir l'aile droite, mais pour s'opposer au mouvement tournant par Agencourt. Le lieutenant-colonel Graziani avait, pour dernière instruction, de se placer derrière le remblai du chemin de fer s'il ne pouvait tenir à la Berchère. Cette retraite se trouvait protégée par l'artillerie de M. de Dartein et par les batteries de Chaux.

Le colonel Celler commandait le centre, et le colonel Poullet prit le commandement de l'aile gauche. Cremer, de sa personne, s'établit à Nuits. Il ordonna de placer sur le chemin de Chaux une section de la batterie Armstrong, commandée par le capitaine Worms, et quatre pièces de la 22e batterie du 12e régiment d'artillerie, dirigées par le capitaine Viala. Ces pièces tirèrent sur les batteries et sur les colonnes d'infanterie ennemies qui, venant de Boncourt, passaient au coin du bois de la Berchère. Quatre autres pièces de la batterie de la 1re légion du Rhône, sous les ordres du capitaine Pitrat, furent établies sur la route de Prémeaux ; elles prenaient d'écharpe les batteries prussiennes et s'opposaient aux tentatives que l'ennemi faisait pour nous tourner.

A l'aile gauche, le lieutenant Legoux était depuis le matin à la Bergerie, sur la droite de Chaux, en face du

plateau de Concœur, avec une section de la 22e batterie du 9e d'artillerie. Il avait pour objectif ce plateau qu'il aida puissamment à faire évacuer par les Prussiens.

A l'extrême gauche, le colonel Poullet plaça les quatre pièces de la 22e batterie du 9e régiment d'artillerie, commandées par le capitaine Aubrion; elles se trouvaient sur un terre-plein découvert, entre deux bois, d'où l'on dominait Villars-Fontaine. Le capitaine Aubrion devait tirer sur les réserves établies dans ce village. Le colonel ne modifia que très-peu les dispositions prises précédemment par le commandant Maffre-Lacan, du 32e. Il mit ses réserves au village de Chaux, hors de la portée de l'artillerie ennemie, relia les grand'gardes de Concœur aux troupes de la Bergerie par des soutiens échelonnés, dont la conduite fut donnée au commandant Guépy, avec ordre, s'il abandonnait Concœur, de se replier sur les versants de la Bergerie.

La première ligne de tirailleurs, suivant la méthode du général Cremer, était très-faible, les hommes défilés autant que possible ; les soutiens étaient échelonnés en arrière de cette ligne par petites fractions, et placés avec soin derrière des accidents de terrain qui les dérobaient aux regards de l'ennemi. Les réserves de bataillon étaient plus loin encore et généralement à l'abri du feu des Prussiens. Le soin apporté dans le placement des troupes sur un terrain parfaitement connu, fut une des causes des pertes éprouvées par les ennemis et de l'insuccès de leurs attaques. Tirant au hasard sur des hommes qu'ils ne voyaient pas, pris

plusieurs fois en flanc par des compagnies dont ils ne soupçonnaient pas la présence, les Prussiens n'avançaient qu'avec timidité.

Les sections de soutien à l'artillerie étaient toujours, suivant le système du général, établies environ à quatre cents mètres à droite ou à gauche des batteries. Cette disposition, tout en permettant à l'infanterie de soutenir efficacement de son feu celui des batteries et de se porter à leur secours, a l'avantage de soustraire les soutiens aux obus ennemis. Tout le monde connaît la précision de l'artillerie allemande ; ses coups, bien dirigés, sortent rarement du plan de tir, ils sont ou trop courts ou trop longs. C'est à cette heureuse méthode du général que nous avons dû d'avoir très-peu de pertes dans les soutiens.

La bataille s'engagea à peu près simultanément sur toute la ligne.

A Boncourt, le colonel Graziani, appuyé par le feu de la Berchère, repoussait énergiquement trois attaques. Mortellement blessé, il ne quitta pas son commandement et dirigea lui-même la retraite sur le château de la Berchère, quand l'incendie d'une partie du village et le mouvement des Prussiens sur Agencourt ne lui permirent plus de tenir sa position.

Cette retraite, faite avec un ordre admirable, par échelons, et soutenue du feu de la Berchère, ne fut pas inquiétée par les Allemands ; Graziani, arrivé à la Berchère, renforça les points faibles, et, par une au-

dacieuse sortie, qu'appuya vigoureusement le commandant Carayon-Latour, refoula l'ennemi vers le village.

Pendant ce temps, Celler défendait Vosne avec un bataillon de la 1re légion. Ces braves soldats ne se laissaient pas entamer malgré les pertes nombreuses qu'ils subissaient. L'artillerie du plateau de Chaux les soutenait et faisait les plus terribles ravages dans les rangs des assaillants. A l'aile gauche, le commandant Guépy luttait sur le plateau de Concœur avec une ténacité que rien ne lassait. Il était partout, reformant sans cesse ses sections, les défilant soigneusement et profitant avec habileté, pour les attaquer à la baïonnette, du moment où les Prussiens, découragés par une fusillade qui sortait de tous les buissons, de tous les fossés, fuyaient en désordre. Ce vaillant officier combattait avec autant d'acharnement que d'habileté et déjoua sans cesse les efforts de l'ennemi. Aussi la citation que Cremer lui décerna, le lendemain de la bataille, pour la science et l'héroïsme dont il avait fait preuve sur le plateau de Concœur, fut-elle applaudie de toute la division comme un acte de justice. Il ne faut pas omettre que les pièces du lieutenant Legoux, établies à la Bergerie, secondèrent efficacement le commandant Guépy.

Entre la Bergerie et notre extrême aile gauche, ce n'étaient que des combats de tirailleurs sans importance. Plusieurs fois les soldats de Werder tentèrent de franchir les ravins ; mais les flanquements que le colonel Poullet avait partout mis à profit et auxquels

se prêtait admirablement le découpement du terrain, faisaient tomber ces téméraires sous nos coups sans aucun dommage pour nos hommes.

Le capitaine Aubrion avait ouvert à deux mille mètres, sur Villars-Fontaine, un feu des plus vifs. Telle était a précision de son tir, que trois pièces prussiennes furent successivement démontées. Notre canon fit aussi les plus grands ravages parmi les réserves massées dans le village. Les Prussiens usèrent alors de leur tactique habituelle. Profitant de la supériorité de portée de leur artillerie, ils reculèrent en arrière de Villars-Fontaine, et à une distance où ils se trouvaient à l'abri, ils firent éprouver à notre batterie des pertes sérieuses en hommes et en chevaux. Le capitaine Aubrion fut grièvement blessé avec douze artilleurs et eut huit hommes tués. On fit changer cette batterie de place, de manière à déranger le plus possible le tir de l'ennemi, et malgré ses pertes, elle ne cessa son feu qu'à la nuit.

Revenons à la droite de la ligne. L'ennemi s'était emparé de Boncourt et avait été repoussé de front à la Berchère, par le colonel Graziani, en même temps que le commandant de Carayon-Latour, à la tête de cinq compagnies des mobiles de la Gironde, le prenait de flanc. Le combat redoubla d'acharnement ; les Prussiens faisaient pleuvoir une grêle d'obus sur la Berchère, pendant qu'ils essayaient d'enlever les mobiles de la Gironde avec des masses d'infanterie et de cavalerie. Ces vaillants soldats, conduits par un chef héroïque,

se battaient avec une rage, un aplomb qu'on aurait admirés chez de vieilles troupes. Ils ne se laissaient même pas emporter par leur bouillante ardeur; attentifs et dociles à la voix de leurs chefs, ils manœuvraient avec la même précision qu'au Champ-de-Mars. Les braves Girondins ne firent que des feux à commandement, et l'emploi de leurs munitions avait été si bien réglé, qu'après une journée aussi chaude, où ils avaient occupé le premier rang, chacun d'eux n'avait brûlé que quarante-cinq cartouches.

Quand on voit une troupe si jeune donner à la fois le rare exemple de la solidité au feu, de l'exécution rigoureuse des ordres, et de l'élan naturel à notre armée, on est amené à rechercher la cause qui peut produire cette supériorité d'un corps formé à la même époque et dans les mêmes conditions que plusieurs autres. On peut affirmer que cette éclatante supériorité est presque entièrement due à l'influence du chef placé à la tête de ce corps; et si le bataillon de la Gironde acquit, dès le principe, et conserva durant la campagne une si brillante réputation, il en est redevable à son intelligent et dévoué commandant, M. de Carayon-Latour. Tout le monde comprend combien il est difficile de commander à des mobiles; il faut qu'un chef soit non-seulement bon organisateur, mais encore qu'il soit doué de beaucoup d'activité et de coup d'œil. Ayant sous ses ordres des officiers dont les connaissances militaires sont nécessairement imparfaites, il faut que le chef se multiplie et qu'il entre chaque jour dans les plus petits détails qui tous à la guerre ont de

l'importance. Il faut qu'il veille constamment au bien-être de ses hommes, et qu'il sache inspirer confiance à tous. En un mot, pour bien commander de jeunes troupes instruites et équipées à la hâte, il faut être parfait. Si jamais cette épitèhte a été justement appliquée à un homme, c'est au vaillant commandant de Carayon-Latour (1).

Adoré de ses hommes dont il s'occupait constamment, il avait su établir une rigoureuse discipline, moins par sa sévérité que par l'ascendant naturel que lui donnaient une haute position de naissance et de fortune, une belle intelligence unie à un grand tact et un dévouement sans bornes pour ses soldats. Ceux-ci l'appelaient leur père, et il méritait ce titre. Il n'avait rien négligé pour organiser complétement son bataillon : les officiers avaient été choisis parmi les jeunes gens ayant servi ou parmi ceux que leur zèle et leur intelligence rendaient les plus propres au commandement. L'habillement, l'équipement, l'armement, étaient toujours tenus en parfait état. Très-abordable, le commandant de Carayon-Latour accueillait avec bonté les réclamations de tous et s'empressait d'y faire droit quand elles étaient fondées. Les mobiles lui savaient gré d'avoir abandonné les charmes d'une grande existence pour se mettre à leur tête et partager

(1) M. le marquis Joseph de Carayon-Latour, aujourd'hui député de la Gironde à l'Assemblée nationale, est un ancien élève de l'École polytechnique.

leurs périls. Entraînés par l'exemple de leur chef, ils s'efforçaient d'être dignes de lui.

Ce gentilhomme accompli, qui réunissait à la fois l'exquise distinction de l'ancienne noblesse et les solides qualités du praticien, inspirait à tous l'affection et le respect. En présence de cette bonté rehaussée par un si grand air, de ce coup d'œil si sûr, de ce sens si droit, qui n'est pas un des traits les moins distinctifs de cette belle nature, je pensais toujours à Turenne, dont M. de Carayon-Latour me semblait un frappant portrait.

Aussi modeste que brave, le noble chef des Girondins refusa, après la bataille de Nuits, le brevet de lieutenant-colonel d'un régiment de mobiles.

Cremer, qui avait pour M. de Carayon-Latour les plus sincères sentiments d'estime et d'affection, supplia le Ministre de laisser dans sa division, comme bataillon de chasseurs, l'admirable corps de M. de Carayon-Latour, qu'on avait voulu, quelque temps après Nuits, incorporer dans une autre division. Nous verrons qu'à la bataille de Chénebier, il n'eut pas lieu de se repentir de cette insistance.

Retournons à la Berchère, où la lutte se continuait avec rage de la part des troupes françaises. Les Prussiens, surpris d'une résistance aussi acharnée, ne reculaient devant aucun sacrifice pour nous rejeter sur Nuits. Ils lançaient leurs troupes par masses, semblant les offrir en holocauste à notre artillerie de Chaux, de

la gare et de Premeaux. Suivant les instructions du général et de même qu'à Châteauneuf, nos pièces s'acharnaient sur l'infanterie et dédaignaient de répondre à l'artillerie ennemie. On ne peut croire le dommage que ce système causait à nos adversaires. Notre artillerie, dans cette journée, fut admirable de précision, de sang-froid et d'habileté ; une grande part de la gloire de cette bataille revient aux braves canonniers toujours impassibles sous cette grêle de projectiles.

Cremer renforça les Girondins, par l'envoi, sur leur droite, des francs-tireurs libres du Rhône, commandés par le lieutenant Joly, et des francs-tireurs d'Alger, du lieutenant Lhérillier. L'impétuosité avec laquelle ces excellentes troupes chargèrent, firent reculer les Prussiens. C'était un magnifique spectacle pour un cœur français que celui qu'offrait alors le champ de bataille : d'un côté, le 32ᵉ vomissant un feu d'enfer, et recevant dans le château une véritable pluie d'obus ; à sa droite, les lignes régulières des Girondins laissant approcher l'ennemi pour en joncher le sol à la voix de leurs chefs ; à l'extrême droite, ces deux braves compagnies de francs-tireurs que les obstacles rendaient plus terribles encore ; au centre, l'ennemi s'acharnait après Vosne, et malgré l'héroïsme de Celler, malgré les renforts qu'envoyait Cremer, réussissait à s'en emparer et à nous rejeter sur Nuits. Celler battait en retraite avec ordre, protégé par les troupes que Cremer amenait en personne, de Nuits, pour prendre l'ennemi en flanc s'il poursuivait sa course

en avant. Ainsi, Celler put se retirer sur Nuits sans être inquiété.

Cremer comprit qu'il était nécessaire d'arrêter le mouvement sur Nuits, en augmentant la puissance des effets du feu de l'artillerie, et, dans ce but, prescrivit au commandant Camps de diriger sur le sommet du plateau de Chaux les deux pièces du capitaine Worms et celles du lieutenant Legoux. Afin de ne pas interrompre le feu, les quatre canons du capitaine Viala ne devaient rejoindre cette batterie que quand elle serait établie. M. de Dartein avait reçu ordre de se joindre à ces huit pièces s'il était obligé d'abandonner la gare.

Dans cette position d'où l'on pouvait contre-battre toutes les colonnes prussiennes, quelle que fût leur direction, notre artillerie fit beaucoup souffrir l'ennemi. Deux pièces de la batterie du 12e ayant été démontées furent replacées sur les affûts de rechange et continuèrent à tirer. *(Rapport du chef d'escadron d'artillerie Camps.)*

En présence de la résistance opiniâtre de nos troupes et des ravages que causait notre artillerie, Werder, qui, de sa personne, dirigeait l'attaque de la Berchère, fit avancer ses réserves contre notre aile droite et essaya de la tourner en la faisant déborder par trois régiments de cavalerie qui s'avancèrent vers Premeaux.

Cremer déjoua cette manœuvre en envoyant sur

l'extrême droite un bataillon de la 2e légion. Le lieutenant de Dartein porta, avec une rare audace, ses deux pièces en avant ; à 400 mètres il décima l'infanterie et la cavalerie prussiennes, leur lançant dix-huit obus à balles et vingt-quatre boîtes à mitraille. *(Rapport du chef d'escadron d'artillerie Camps.)*

La colonne de cavalerie ennemie qui se dirigeait sur Premeaux, fut arrêtée à la fois par les obus de deux pièces de la batterie de Chaux que le commandant Camps fit diriger contre elle et par les quatre pièces Armstrong du capitaine Pitrat.

En même temps Werder redoublait de vigueur contre la Berchère devenue un vrai nid d'obus.

La prise inévitable de ce château menaçait de couper en deux notre ligne, dont l'étendue nous faisait courir le danger d'être tournés et séparés de Nuits.

Aussi Cremer prescrivit-il d'évacuer le château et de se replier derrière le talus de la voie ferrée. Nos soldats étaient ainsi à couvert contre le feu de l'artillerie et de l'infanterie prussiennes par les remblais du chemin de fer qui constituaient une ligne de défense plus solide que celle que nous venions d'abandonner. Le commandant de Carayon-Latour, toujours admirable de sang-froid et de résolution, prit les meilleures dispositions pour opérer cette retraite en bon ordre. Ce mouvement fut exécuté avec le plus grand calme sous le feu intense de l'ennemi. Ce fut en vain que le général de Werder essaya d'entamer ce brave

bataillon par des charges répétées de cavalerie ; l
commandant de Carayon-Latour attendait les esca
drons à deux cents pas, et, avec des feux de salve bie
dirigés, détruisit deux régiments qui ne reparurer
plus à Dijon. L'héroïque commandant était partout e
ne se retirait que le dernier : il avait eu son chev
tué sous lui, ses vêtements et son sabre criblés d
balles. Dans ce mouvement, les vaillants Girondin
firent des pertes énormes : en moins d'une demi-heur
ils eurent cent quatre-vingts hommes hors de combat.

L'action était alors générale. Dartein avait dû se retirer sur le plateau de Chaux après épuisement complet de ses munitions dans une lutte héroïque. Les masses prussiennes mitraillées par notre artillerie ainsi renforcée étaient prises d'écharpe par les quatre pièces du capitaine Pitrat et jonchaient la plaine de leurs cadavres. Le prince de Bade avait été grièvement blessé, deux des aides de camp de Werder tués à ses côtés.

Comprenant qu'il ne pouvait rien contre les positions de Chaux et qu'il lui fallait forcer la ligne ferrée pour enlever Nuits, le général prussien dégarnit l'attaque de Concœur en portant sur la Berchère l'artillerie et les troupes de réserve qu'il avait derrière sa colonne du centre.

Avec ces nouvelles troupes il accentua davantage son mouvement tournant par Premeaux et Agencourt.

Pendant ce temps, Celler luttait toujours à Nuits

avec la même ténacité et la même habileté. La 1re légion, sous la conduite d'un tel chef, se montrait admirable de bravoure et de discipline. Dans ce corps si parfaitement organisé par le colonel Celler, les ordres étaient ponctuellement exécutés; les dommages que causait le feu violent de l'ennemi étaient aussitôt réparés, sans que jamais il régnât la moindre confusion. A aucun moment de la journée, la 1re légion ne donna signe ni de faiblesse ni de découragement; elle se montra constamment digne de son intrépide colonel qui, dans cette sanglante bataille, donna la mesure de ce qu'on pouvait attendre d'un officier si distingué.

Devant la ligne du chemin de fer, les Français opposaient toujours une résistance opiniâtre; les renforts incessants que les Prussiens vomissaient contre nous étaient successivement décimés par notre feu d'artillerie et d'infanterie. Notre ligne de défense semblait inexpugnable, quand une partie de la 2e légion du Rhône, cédant à la peur, abandonna son poste et se replia sur la ville.

En vain Celler et Carayon-Latour, chacun à la tête de ses troupes, faisaient-ils des efforts héroïques pour repousser l'ennemi.

En vain le colonel Chabert et le commandant Mouton de la 2e légion déployaient-ils la plus grande bravoure et donnaient-ils l'exemple de la témérité pour ramener leur légion au feu : celle-ci fuyait toujours.

Cremer lui-même, plein de rage, se jetait le révolver à la main sur les fuyards et tentait inutilement

de les entraîner. Malgré tant de bravoure, Nuits semblait sur le point de succomber, quand arriva par un train du chemin de fer un bataillon du 57e, attendu depuis longtemps. A peine débarqué, il se rua à la baïonnette sur les Prussiens avec un entrain irrésistible. L'ennemi ne put soutenir le choc, et surpris autant qu'ébranlé par une attaque si furieuse, se retira en désordre. En un instant, la partie de Nuits qui se trouve comprise entre la gare et la ligne du chemin de fer jusqu'à la hauteur de la Berchère, fut dégagée, et le bataillon du 57e entra dans la ville.

Si les deux autres bataillons du même régiment fussent arrivés à ce moment, il est probable que les troupes prussiennes prises à revers auraient cédé devant une attaqne combinée de la ville et de Premeaux. Mais le chemin de fer, par l'incroyable lenteur qu'il apporta dans l'embarquement des troupes, trompa les calculs fondés avec raison sur l'arrivée de ce régiment. Les bataillons attendus ne débarquèrent que quand la retraite était déjà en voie d'exécution. Cremer, ainsi que Celler, avait mis le sabre à la main et tous deux chargeaient les Prussiens à la tête de leurs soldats.

C'est dans une de ces sorties que le brave colonel Celler fut mortellement blessé ; il laissa d'unanimes regrets parmi les officiers comme parmi les troupes. Ce fut une perte immense pour l'armée, irréparable pour la 1re légion.

Les Badois recevaient toujours de nouveaux renforts qui leur permettaient de reprendre le terrain

perdu, et nos troupes accablées par le nombre étaient acculées dans la ville. Tous les corps faisaient vaillamment leur devoir, personne ne voulait céder, seuls beaucoup de soldats de la 2e légion entraient en foule dans les caves ; rien ne pouvait les en faire sortir, et quand nous nous retirâmes de Nuits, ils se laissèrent prendre par les Prussiens, heureux de ne plus courir de dangers (1).

Le feu de nos dix pièces de Chaux et des quatre pièces de la route de Premeaux redoublait d'intensité en même temps que celui de l'ennemi ; plusieurs maisons de la ville étaient déjà devenues la proie des flammes. La nuit approchait. Cremer comprit que s'entêter à défendre Nuits, c'était l'exposer, sans profit pour nous, à une destruction complète. Resserrés dans un espace très-restreint qui ne nous permettait pas de nous déployer, nous voyions nos pertes s'augmenter considérablement.

Il était à craindre que les Prussiens ne profitassent de la fatigue de nos troupes pour nous surprendre par un retour offensif au milieu de la nuit, et qu'à l'aide de l'obscurité ils ne nous fissent un grand nombre de prisonniers.

En se retirant sur Chaux, la division Cremer rangée tout entière dans des positions inaccessibles, ayant sa

---

(1) Les habitants de Nuits se signalèrent dans la défense de leur ville. Parmi ceux qui déployèrent le plus de patriotisme, citons M. Meignant, chef de la gare de Nuits et ancien sous-officier de zouaves.

ligne de retraite parfaitement assurée par Magny et la Doix, pouvait le lendemain recommencer la lutte dans des conditions encore plus défavorables pour les Prussiens que celles de la journée précédente.

Si Nuits n'avait pas été française, il eût été très-habile d'enterrer l'ennemi sous les décombres de cette ville et d'achever avec nos obus ceux qui s'échapperaient de la place. Mais on ne pouvait causer un tel dommage à nos concitoyens, et la nécessité d'abandonner cette position nous montre une fois de plus l'un des nombreux inconvénients qu'il y a à faire la guerre dans son propre pays.

Cremer donna donc ordre aux troupes qui étaient à Nuits de se retirer sur le plateau de Chaux. Protégé par notre artillerie, avec le bataillon de la Gironde à l'extrême arrière-garde, notre mouvement s'opéra sans aucune difficulté. Le 57ᵉ débarqué en entier prit avec les quatre pièces du capitaine Pitrat la grande route de Beaune, et reçut l'ordre de s'arrêter à la Doix. Là, cette colonne devait, suivant les instructions que lui enverrait le général, soit venir nous rejoindre à Chaux, soit attendre les troupes de Chaux, en route sur Beaune, et former l'arrière-garde de la division.

L'intention de Cremer, en prescrivant de se replier sur le plateau de Chaux, était de recommencer la bataille dès le lendemain. Le général songea même un instant à tenter de nuit contre la ville une attaque à la baïonnette avec les corps qui avaient le moins souffert. L'extrême fatigue des hommes le fit renoncer à

ce projet qui, en cas d'insuccès, pouvait, avec de jeunes troupes, conduire par une panique à un désastre. Cremer avait été trop absorbé par la lutte pour se rendre compte que les coffres de l'artillerie étaient vides et que l'infanterie n'avait plus de cartouches. Quand il eut concentré toutes ses troupes sur le plateau de Chaux, il acquit la certitude que les munitions faisaient défaut. Malgré ses demandes réitérées, Cremer n'avait jamais pu obtenir de munitions de réserve, et cette circonstance seule nous empêcha de recueillir le fruit de cette glorieuse journée. Le général fut ainsi obligé de donner l'ordre, bien à regret, de battre en retraite par Magny et la Doix sur Beaune. Cette nécessité d'abandonner une si belle position faute de munitions, ne nous montre-t-elle pas qu'à la guerre rien n'est important comme la préparation, l'organisation de tous les services? Les plus habiles calculs, le courage le plus héroïque ne peuvent suppléer au manque de vivres, de munitions, etc.

Comme l'a dit avec raison M. Thiers, *on est battu parce qu'on n'est pas prêt.* Ne pas être prêt, c'est non-seulement être inférieur en hommes à l'ennemi, mais c'est aussi avoir un mauvais armement, manquer de vivres, de munitions; c'est mal placer ses magasins, mal se ravitailler.

Peu de gens semblent se douter du rôle immense d'une bonne organisation. Trop souvent le public impatient de juger et n'ayant pas sous les yeux les pièces du procès, blâme le général de ses décisions

sans se douter des motifs qui l'ont contraint à agir, ou qui lui ont fait modifier un plan sagement mûri.

La principale cause de la supériorité des Prussiens sur les Français durant cette guerre réside dans la savante et solide organisation qui ne les a jamais laissés dépourvus des choses indispensables. Ils ont recueilli le fruit de leurs persévérantes et profondes études dirigées d'une manière si intelligente, si pratique par l'illustre comte de Molkte.

Puisse la leçon que nous venons de recevoir n'être pas perdue pour notre pays, et faire comprendre aux officiers qu'aucune science n'est plus compliquée que celle de la guerre, et que c'est pour eux un crime de ne pas l'étudier!

Puissent les législateurs qui auront à faire l'importante et si difficile loi sur la reconstitution de l'armée, s'inspirer de ce qui se passe chez nos voisins, pour donner une impulsion plus sérieuse aux études des officiers, et savoir récompenser le mérite, non d'après le caprice des chefs, mais d'après les preuves que l'on aura données de ses capacités!

Puisse l'amour de l'étude être encouragé! Puissions-nous faire tous nos efforts pour que notre corps d'officiers prenne enfin parmi ceux des puissances étrangères le rang qui convient à une nation intelligente comme la France !

Qu'en révisant notre loi sur l'avancement, on se place donc à ce point de vue élevé et éminemment patriotique, que la responsabilité des généraux étant im-

mense, on ne saurait entourer la promotion à chaque grade de trop de précautions ; que dans une société démocratique le mérite devrait être le principal, le seul titre même, aux fonctions élevées et la condition obligée du programme qui réglerait l'avancement.

Si la justice présidait aux examens, si l'on faisait comprendre à nos soldats la nécessité de la discipline et de l'obéissance passive, si, remplaçant la monotonie des exercices de garnison par des manœuvres plus raisonnées qui fortifieraient autant les soldats qu'elles développeraient l'instruction pratique des officiers, on habituait ainsi, pendant la paix, les uns et les autres aux fatigues qu'ils devront supporter pendant la guerre, alors avec les qualités militaires dont les Français sont si largement doués, nous pourrions, sans crainte de voir notre forfanterie se changer dès les premiers revers en un profond abattement, reconquérir la place que nous venons de perdre.

Si, fermant les yeux à la lumière qui nous éblouit, nous ne cherchons pas à nous retremper par un changement radical de nos institutions militaires, alors il ne nous reste plus qu'à prendre place à côté de l'Italie et des nations qui ne vivent plus que du souvenir de leur gloire passée.

Que l'exemple de la Prusse après Iéna nous serve. Laissons de côté ce stupide orgueil national stigmatisé avec raison par le général Trochu dans sa célèbre brochure ; ce vice ne nous porte qu'à persévérer dans une routine ridicule, pendant que l'étranger marche de

progrès en progrès et rit de notre faiblesse jusqu'au jour où il en profite.

Mais laissons cette digression malheureusement trop justifiée par l'état actuel de la France, et revenons à la bataille de Nuits.

Outre les raisons dont nous venons de parler, Cremer avait été déterminé à se retirer sur Beaune par la nouvelle, qui lui avait été donnée comme très-certaine, de la marche d'une colonne prussienne vers cette ville par Bligny, pour lui couper la retraite. Le manque de cavalerie fut encore cause que ce renseignement ne put être vérifié (1).

Ce mouvement semblait d'autant plus probable que les Prussiens savaient Garibaldi toujours à Autun et trop éloigné pour porter secours à Cremer.

Dans le cas où ce renseignement eût été vrai, la rapidité de notre marche nous permettait de culbuter, avant l'arrivée de Werder, ce corps qui ne pouvait être bien nombreux.

De son côté, Werder comprenait qu'il lui était impossible de laisser ses troupes dans les positions

---

(1) Arrivé à Beaune, le premier soin de Cremer fut de se renseigner sur ce prétendu mouvement des Prussiens. Ses émissaires lui apprirent bientôt que la vallée de l'Ouche était complétement libre.

əs occupaient. Il ne lui restait que deux partis
ıdre : ou nous chasser du plateau de Chaux, ou
ner la retraite sur Dijon pendant la nuit même
ıe pas s'exposer au feu de nos pièces.

; pertes énormes éprouvées la veille, et le pro-
lécouragement de ses soldats le mettaient hors
de tenter un assaut où son infanterie aurait eu à
des pentes très-fortes sous le feu de notre artil-
et de notre infanterie, sans pouvoir être sou-
d'une manière efficace par la puissante artillerie
il disposait. Werder se décida donc à donner
ə de se retirer en toute hâte sur Dijon et com-
ı son mouvement vers onze heures du soir.

le fut cette sanglante bataille de Nuits où, pour
aisons différentes, chacun des généraux aban-
. le terrain de la lutte. Aucun combat ne fut
meurtrier eu égard au nombre de troupes enga-
Nous avions lutté avec moins de neuf mille hom-
t dix-huit pièces contre vingt-quatre mille Prus-
et quarante-huit canons.

pertes de l'ennemi, que dans son rapport Cremer
ıit à cinq mille hommes, s'élevaient, d'après les
:s trouvés à l'intendance prussienne de Dijon, à
nille deux cents.

notre côté nous avions beaucoup souffert;
: cents hommes environ se trouvaient hors de
ıt. Nous avions à regretter deux colonels tués,
:hefs de bataillon et un grand nombre d'officiers
ment blessés.



Nos pièces avaient tiré deux mille huit cents coups environ. Là, comme dans tout le courant de la campagne, on put constater l'effet terrible des projectiles Armstrong de la batterie de la 1re légion du Rhône. La portée considérable et la grande justesse de ces pièces les rendent supérieures aux canons prussiens.

Les fusées à temps, en permettant de faire éclater le projectile à une distance quelconque, donnent le moyen d'obtenir des résultats formidables. (*Rapport du chef d'escadron Camps, commandant l'artillerie de la division.*)

Cremer, rentré à Beaune dans la nuit du 18 au 19, y trouva la brigade Ricciotti, envoyée en chemin de fer par Garibaldi pour lui porter secours. La retraite des Prussiens sur Dijon permit à Ricciotti de repartir le lendemain pour Autun, sans avoir eu l'occasion de combattre. Rien ne peut donner une idée de la consternation produite sur nos ennemis par cette bataille. Notre résistance acharnée, les pertes énormes qu'ils avaient éprouvées sans aucun résultat avaient jeté le découragement parmi eux. Ils ne cachaient pas leur défaite aux habitants de Dijon, et disaient hautement qu'ils ne voulaient plus se battre. Tout en atténuant considérablement leurs pertes dans leur rapport officiel, les Prussiens rendirent pleine justice aux dispositions de Cremer et au courage de ses soldats : ils déclaraient que les troupes françaises, parfaitement commandées, leur avaient opposé une résistance très sérieuse. Un officier anglais du nom d'Hamilton

attaché à l'état-major de Werder, disait quelque temps après au maire de Gevrey : « Ce jeune général est bien fort, il nous a donné une rude leçon. »

Deux critiques principales ont été dirigées contre le plan de Cremer :

On lui reproche de ne pas avoir fait donner, par la route de Premeaux, les deux bataillons que le colonel Poullet avait en réserve au village de Chaux.

Le général eut un instant cette idée, mais il fut arrêté : 1° par le danger qu'il y avait à dégarnir cette forte position ; 2° par l'incertitude dans laquelle il se trouvait sur le mouvement tournant par la vallée de l'Ouche ; 3° par la nécessité de conserver des troupes fraîches pour repousser cette attaque.

La seconde critique adressée à Cremer, c'est d'avoir avec si peu de troupes livré bataille sur un trop grand front. Elle nous paraît aussi peu fondée que la précédente.

En effet, protégés par l'artillerie de Chaux et celle de la route de Premeaux, compensant notre infériorité numérique par d'excellentes positions défensives et par une parfaite connaissance des moindres accidents du terrain, nous trouvions dans notre retraite une succession de lignes de défense dont la prise devait coûter cher à l'ennemi.

On peut même affirmer que si la 2e légion du Rhône eût eu la solidité des autres corps, jamais la ligne du chemin de fer n'eût été franchie.

Il fallait aussi tenir compte du mauvais effet produit sur de jeunes troupes par un mouvement de retraite fait sans cause apparente avant le début du combat. Un général, comme le dit avec raison Marmont, doit prendre en considération le caractère de ses soldats, et c'est ce que Cremer avait très-bien compris lorsqu'il posait en principe qu'avec des troupes françaises et jeunes, il fallait à tout prix trouver le moyen de prendre l'offensive.

En outre, il était impossible à l'ennemi de nous couper de Chaux, et le plan adopté par Cremer nous conservait une deuxième ligne de retraite : la grande route de Beaune.

On a reproché à la marche du 57e et des pièces du capitaine Pitrat, par cette route, d'indiquer trop clairement notre plan de retraite. On oublie que ce mouvement s'était opéré la nuit et n'avait pas été suivi par l'ennemi. Werder ne pouvait donc en tirer aucune induction, cette colonne pouvant rejoindre Cremer à Chaux par le chemin qui mène du village à Comblanchien ou à la Doix. Enfin cette position de la Doix était excellente au point de vue de la défensive. Elle menaçait le flanc de l'ennemi dans le cas où Werder tenterait un mouvement tournant par Premeaux et Comblanchien; elle gardait aussi notre ligne de retraite et nous permettait d'effectuer notre mouvement avec rapidité, point essentiel à la guerre, soit qu'on marche en avant, soit qu'on batte en retraite.

Le lendemain de la bataille de Nuits, Cremer rece-

vait deux batteries de montagne ; il les gardait auprès de lui à Beaune avec le 57e, et envoyait les autres troupes se réorganiser complétement à Chagny, et y chercher les munitions qui s'y trouvaient en gare.

Pendant ce temps, le général mettait Beaune à l'abri d'une attaque, en faisant non-seulement fortifier et barricader la ville elle-même, mais encore les clos et les positions dominantes qui l'entourent. Le commandant Camps, chargé de la direction des travaux, les poussait avec la plus grande activité. Cette opération fut continuée après le retour de la division, mais dans un but différent que nous expliquerons plus tard.

Quatre jours après la bataille de Nuits, les troupes étaient concentrées à Beaune, entièrement remises de leurs pertes, et parfaitement réapprovisionnées. Pleines d'ardeur, elles aspiraient après le moment où elles pourraient de nouveau reprendre la lutte.

Le 25 décembre, la division Cremer fut reformée : le général garda sa première brigade en entier et ses batteries ; le 83e et le 86e régiments de mobiles remplacèrent, à la seconde brigade, les deux légions du Rhône. Cette division, qui ne fut incorporée dans aucun corps, dépendait directement du général Bourbaki dont l'armée se constituait en arrière de Beaune. Elle forma l'extrême aile gauche pendant le reste de la campagne.

Cremer voulait reprendre aussitôt l'offensive ;

était résolu à se reporter à Nuits. Il en prévint le général Billot qui était arrivé à Chagny avec le 18e corps et lui demanda du secours en cas d'attaque.

Le commandant du 18e corps avait reçu l'ordre formel de rester à Chagny ; on prescrivit à Cremer lui-même de ne point quitter Beaune, afin de masquer le mouvement de l'armée qui s'opérait en arrière de lui. On espérait de la sorte tromper Werder et le retenir à Dijon. Cremer devait poursuivre, avec une nouvelle activité, les travaux de défense entrepris à Beaune, et tenter ainsi de cacher aux Prussiens l'arrivée de Bourbaki, en leur faisant croire à notre faiblesse numérique.

Le 31 décembre, Cremer entra à Dijon que Werder avait abandonné la veille. Celui-ci s'était retiré par Gray sur Vesoul ; Cremer avait plusieurs fois écrit au général Billot qu'il fallait attaquer Werder à Vesoul et le couper ainsi de Belfort. Deux corps, le 18e et le 20e, avec la division Cremer, eussent suffi pour cette opération. Le général déclarait également que si nos mouvements continuaient avec la même lenteur, nous donnerions le temps à une armée de secours d'arriver à nos ennemis. Le succès était affaire de rapidité. Malheureusement, le général Bourbaki ne se hâta pas et les prédictions de Cremer durent fatalement se réaliser. Le général Pellissier arriva le 3 janvier à Dijon avec les mobilisés de Saône-et-Loire, mais sans artillerie ; il prit le commandement de la place. Dès le lendemain de notre entrée dans cette ville, le com-

mandant Camps avait commencé les travaux de défense qui furent si utiles à Garibaldi et à Pellissier, lors de l'attaque de Dijon par les Prussiens.

Le 4 janvier, Cremer couchait à Fontaine-Française, le lendemain il devait être à Champlitte. Le rôle de la division était de rester isolée sur la rive gauche de la Saône pour surveiller l'armée de secours et protéger les flancs des troupes de Bourbaki. Ce plan était bon : sans doute Cremer se fût constamment trouvé très en l'air ; il était en quelque sorte sacrifié, mais il eût éclairé assez à temps Bourbaki pour que la retraite de celui-ci se fît en bon ordre. Il eût fait sauter les ponts de la Saône, à Gray et en amont de cette ville ; il eût occupé Dôle, point très-important qui relie le chemin de fer de Besançon à Lyon à celui de Paris-Lyon.

Dans la nuit du 4 au 5, sur de fausses indications, grossies encore par la peur, annonçant qu'une forte colonne prussienne marchait de Montbard sur Dijon, Cremer reçut ordre de revenir au chef-lieu de la Côte-d'Or. Il s'établit à six kilomètres à l'est de cette ville, ne voulant pas que ses soldats perdissent leurs habitudes de discipline, au contact des patriotiques habitants trop disposés à les fêter. Il dut garder cette position jusqu'à l'arrivée de Garibaldi et de son armée.

Pendant le temps que Cremer passait aux portes de Dijon, il ne restait pas inactif, et envoyait sur la route de Gray son lieutenant d'éclaireurs à cheval, M. le baron Duplessis avec quatre hommes déterminés, pour lui rendre compte des mouvements de l'ennemi. Ce

brave officier rencontra à Essertaine deux reconnaissances de dix à douze cavaliers prussiens soutenus par de l'infanterie ; il n'hésita pas à les charger, leur tua trois hommes dont un de sa main et ramena deux prisonniers. Le lendemain, le vaillant Duplessis dépassa Gray, que les Prussiens avaient abandonné, et se porta sur Loing ; là, sonnant du cor et appelant à lui des francs-tireurs imaginaires, il chargea trente cavaliers sous le feu d'un bataillon prussien qui dut se retirer devant lui. Le jour suivant, il défendit le pont de ce village pendant deux heures contre plusieurs bataillons, et ne se replia que quand ils eurent amené leur artillerie. Duplessis avait placé sur les crêtes des collines environnantes des paysans armés de bâtons, qui, aux yeux des Prussiens devaient passer pour des tirailleurs. Il suivit ensuite l'armée prussienne jusqu'à Vesoul où Werder l'avait concentrée.

La bravoure et l'entente parfaite de la guerre, que venait de montrer à un si haut degré le lieutenant Duplessis, nous donnent une idée des services qu'eût pu rendre une cavalerie légère intelligemment formée et choisie avec soin parmi les jeunes gens de riches familles, habitués aux exercices du sport. Que de ressources n'eût-on pas trouvées dans une troupe où l'émulation aurait chaque jour produit de pareils traits d'héroïsme (1)?

---

(1) Il y aurait un autre avantage à tirer notre cavalerie légère de la classe dont nous venons de parler : ces jeunes gens qui

Il n'est personne qui ne comprenne combien il est difficile de former de bons éclaireurs ; c'est affaire d'intelligence et d'audace plus encore que d'instruction militaire. Tout le monde n'est pas propre à agir ainsi isolément, à juger d'un œil calme sous le feu de l'ennemi, de sa position, de ses forces, etc., etc.

Outre qu'il est nécessaire pour bien éclairer d'être un excellent cavalier, ne s'embarrassant jamais ni de son cheval, ni des obstacles, il faut des qualités si nombreuses qu'elles semblent s'exclure mutuellement : audace, sang-froid, coup d'œil prompt et sûr. Aussi a-t-on dit avec raison que rien n'est rare comme un bon officier de cavalerie.

Cette campagne n'a que trop prouvé qu'en France nous manquions de cavalerie légère : c'est là une arme à réorganiser sur les bases que nous venons d'in-

---

ɔivent s'équiper à leurs frais, tiendraient à honneur d'amener ᵛec eux d'excellents chevaux. Ce serait non-seulement une ès-grande économie pour l'État, mais ce système donnerait ɪe cavalerie doublement remarquable et par le choix des cava-ɜrs et par la distinction de leurs montures. On aura une idée ı l'énorme profit que le pays tirerait de cette organisation au ıuble point de vue de la guerre et de l'économie, quand on ura que M. Duplessis a perdu dans cette campagne cinq bêtes ı sang, toutes lui appartenant. Les uhlans prussiens comptent rmi eux un grand nombre de volontaires d'un an, appartenant x hautes classes de la société.

On sait tous les services que ces jeunes gens nobles ont rendus leur armée.

diquer : nous avons de précieux éléments qui feraient de nos éclaireurs les meilleurs de l'Europe.

Duplessis avait au plus haut degré les rares qualités qui font l'officier de cavalerie ; doué d'une force peu commune, et montant admirablement à cheval, il joignait à une très-grande audace un sang-froid sur lequel il savait pouvoir compter au moment du danger, pour se tirer d'une situation périlleuse. « Rien n'est plus simple, disait-il, que de reconnaître un village occupé « par les Prussiens : on lance son cheval au galop à « l'entrée, on dépasse le hameau, puis on le franchit « de nouveau avec la même vitesse. Les Prussiens « vous tirent, vous manquent et l'on est fixé. »

Quand Cremer le félicitait de ses exploits : « Je n'ai pas de mérite, répondait-il, cela m'amuse. » Ce mot qui peut sembler frivole à un esprit borné serait pour un organisateur intelligent d'un enseignement précieux. Un habile ministre utiliserait bien vite de pareilles ressources.

Duplessis avait pour sous-lieutenant un Arabe échappé trois fois des prisons de l'ennemi, Gorin ben Mohamed, très-dévoué et d'une intrépidité singulière. C'est un spécimen de ce que peuvent faire les Arabes employés comme éclaireurs et en sous-ordre (1).

(1) Gorin ben Mohamed, ce type de l'intrépidité arabe, professait pour la bravoure de son lieutenant la plus vive admiration; il s'indignait de ne pas voir tant de valeur récompensée. Décoré lui-même après Reischoffen, pour avoir sauvé le drapeau de son régiment, il vint tout triste trouver un jour le général Cremer



Cremer eût voulu, comme nous l'avons déjà dit, qu'on attaquât les Prussiens à Vesoul : si l'on hésitait davantage, on permettait à Werder d'opérer sa jonction devant Belfort avec l'armée assiégeante, et de s'y établir dans des positions formidables par elles-mêmes et d'un difficile accès surtout dans la mauvaise saison.

Le général envoya un de ses aides de camp à Langres pour étudier si, en se joignant aux forces que le commandant supérieur de cette place, le général Mayère, avait disponibles, on pouvait battre les Prussiens qui se trouvaient à Chaumont et à Château-Villain. Chaumont était un des grands centres d'approvisionnement pour l'armée qui assiégeait Paris, et le pont important du chemin de fer de Château-Villain une fois détruit, était signalé par les ingénieurs comme d'une réparation longue et très-difficile.

Les renseignements que rapporta le capitaine d'état-major furent les suivants : Le général Mayère mettait à la disposition de Cremer cinq mille hommes et trois batteries. Les Prussiens n'avaient que cinq à six mille hommes à Chaumont, et mille cinq cents à Château-Villain. Le général demanda donc à Bourbaki l'autorisation de marcher aussitôt sur Chaumont. A cinq heures du soir, un télégramme du général en chef accordait l'autorisation que sollicitait Cremer. A six heures, une seconde dépêche contre-mandait la première et prescrivait à la division de se porter par

---

et lui dit avec cette naïveté propre à l'enfant du désert : « *Moi plus vouloir porter ma croix tant que lieutenant Duplessis pas décoré ; lui plus brave que moi.* »

Gray sur Vesoul pour former devant Belfort l'extrêm aile gauche, en se reliant au corps du général Billo Quand Bourbaki faillit être surpris par l'arrivée d Manteuffel, il dut amèrement regretter de ne poir avoir accédé à la demande de l'entreprenant Creme

Notre division entra à Vesoul quelques heures aprè le départ des Prussiens ; elle avait hâté sa march comptant enlever leur arrière-garde ; nous ne trouvâmes dans la place que de grands approvisionnements de vêtements, denrées, fourrages laissés en ar rière par l'ennemi.

Le lendemain, 14 janvier, Cremer entra à Lure ; y avait été précédé par Gorin ben Mohamed, qui, à l tête de ses éclaireurs, avait chargé les uhlans dans l ville même, leur avait tué et pris quelques hommes puis les avait poursuivis jusqu'à trois heures au-delà d Lure. Les habitants étaient saisis d'admiration pou ces braves qui, sous leurs yeux, relevaient l'honneu du nom français en attaquant et mettant en fuite u ennemi supérieur en nombre.

C'est à Lure que finit le rôle isolé de la division Cremer ; à dater de ce moment, elle fait partie intégrant de la première armée et se relie au corps du généra Billot (1). Dans la nuit du 14 au 15, Cremer reçu l'ordre de quitter Lure à deux heures du matin, d suivre d'abord la route de Belfort par Frahier, puis d prendre celle de Héricourt par Beverne. A Beverne, i devait (mais seulement après avoir laissé passer la di

(1) L'armée commandée par le général Bourbaki était désigné sous le nom de 1re armée.

ision Bonnet chargée d'enlever le Mont-Vaudois) se iriger sur Etobon, et là prendre un chemin indiqué ur la carte d'état-major, comme traversant la vallée en vant de Chènebier et allant par Chagey (1) à Mandre-illars ; c'était dans ce village que devait coucher la livision Cremer. Le général ne cacha pas à ses offiiers d'état-major les plus intimes sa surprise et son nécontentement des ordres qui lui étaient envoyés. Il avait compté que sa division marcherait directement par la grande route sur Frahier, enlèverait ce village aux Prussiens et irait le jour même s'appuyer au Mont-Salbert, qui était toujours entre les mains de l'héroïque et à jamais illustre colonel Denfert. Il lui semblait impossible qu'on ne cherchât pas à utiliser de tels avantages. Cremer ne pouvait croire qu'on songeât à une attaque sérieuse contre le Mont-Vaudois défendu même par des canons de position ; il avait pensé qu'en menaçant fortement la droite des Prussiens et en les inquiétant sur leurs lignes de retraite par l'occupation des routes de Giromagny et de Colmar, on les contraindrait à sortir de leurs positions pour venir nous livrer bataille sur un terrain que nous aurions choisi.

En attaquant Frahier, nous étions reliés à Vesoul, puis à Lure par une grande route ; nous pouvions facilement nous ravitailler, et en même temps nous gardions cette voie si importante, puisque Vesoul était devenu un grand centre d'approvisionnement. Tout au

(1) Le chemin indiqué sur la carte d'état-major, comme allant d'Etolon à Chagey n'existe pas.

contraire, nous allions prendre des chemins impraticables, nous trouver dans des pays sans ressources, privés de nos convois, et, en cas de retraite, être encombrés, resserrés dans des passages inextricables. Cremer pensait qu'il y a avantage à faire toujours prendre aux troupes les grandes routes, tant au point de vue des opérations que du ravitaillement. Toutes les fois qu'on le laissa libre de choisir, il ne se départit jamais de ce système, et chaque fois les événements vinrent confirmer la justesse de cette opinion.

Combats d'Étobon-Chènebier (15, 16, 17 janvier).

Aussitôt les ordres reçus, Cremer se mit en route par la voie indiquée ; il arriva à Beverne assez à temps pour faire prendre à la 1re brigade le chemin d'Étobon; quant à la 2e, coupée par la division Bonnet, elle dut suspendre sa marche afin de laisser passer cette colonne.

Le colonel Poullet, à la tête de l'avant-garde, arriva à Étobon au moment où les derniers uhlans partaient. Il fit aussitôt occuper le plateau qui est en avant et à gauche d'Étobon, ainsi que les hauteurs boisées qui sont encore plus à l'ouest.

Nos troupes étaient à peine arrivées, que les Prussiens ouvraient sur le plateau un feu très-vif : le premier obus nous tua deux hommes. Dès que la 1re brigade eut rejoint l'avant-garde, la compagnie du génie perça, sous le feu de l'ennemi, une rampe pour monter sur le plateau la batterie de montagne, que commandait le lieutenant Beaudelin. Quatre pièces de la batterie du Rhône furent placées à la droite du mame-

lon et en avant du village. Ces canons avaient à riposter aux deux batteries prussiennes établies à Chènebier même et à une troisième placée dans le bois, en avant et à droite de Chènebier, pour nous prendre d'écharpe. L'artillerie ennemie ne causa pas à la nôtre de grands dommages, grâce à la position très-dominante que nous occupions. S'il faut en croire les habitants, les pertes prussiennes auraient été assez considérables.

Cremer fut obbligé d'attendre la 2e brigade pour opérer sa marche de flanc en présence de l'ennemi; elle arriva à onze heures et demie environ. Le général laissa en position la batterie d'Étobon : elle devait contenir les Prussiens et nous permettre de faire notre mouvement sans être trop inquiétés. La 1re brigade s'engagea alors, précédée par la compagnie du génie et par la batterie de montagne, dans le sentier qui mène à Chagey, en laissant Chènebier à gauche. La 22e batterie du 9e d'artillerie marchait entre le 32e et le 57e de ligne. Notre marche fut très-pénible; la colonne était très-étendue, car on avait grand'peine à faire suivre les hommes par deux, et, à chaque instant, la compagnie du génie abattait les haies, comblait les fossés pour ouvrir un passage à l'artillerie. Par bonheur les marais sur lesquels nous passâmes étaient gelés.

Dès le début, l'ennemi tenta d'arrêter notre mouvement en ouvrant sur la tête de colonne un feu des plus vifs; mais celui de notre 1re batterie de montagne, qui se mit aussitôt en position, fit taire les canons prussiens.

La 2e brigade suivit la 1re, sans désemparer; elle était accompagnée de la 2e batterie de montagne et de la 22e batterie du 12e. La batterie Armstrong était seule restée à Étobon et devait continuer jusqu'à la nuit de répondre aux pièces prussiennes.

Pendant la marche, chacune de nos batteries occupait à son tour une série de positions d'où elle tirait sur Chènebier. Les batteries espacées les unes des autres dans la colonne ne se remettaient en route qu'après s'être successivement relevées. Des tirailleurs protégeaient notre flanc gauche.

Il était nuit quand la division arriva au plateau qui se trouve en face de Chènebier même, et que la carte d'état-major indique par la cote 395.

Il était alors impossible de poursuivre davantage l'itinéraire fixé par Bourbaki; il prescrivait de passer par Chagey, et tous nos renseignements nous portaient à croire que les Prussiens occupaient toujours le Mont-Vaudois qui domine ce village. La reconnaissance que Cremer envoya à Chagey confirma cette opinion et rendit compte que non-seulement le Mont-Vaudois, mais encore que Chagey était au pouvoir de l'ennemi.

En outre, Étobon, que le capitaine Pitrat était sur le point de quitter pour venir rallier la division, allait se trouver complétement dégarni de troupes françaises. L'occupation de ce point par les Prussiens leur donnait la facilité de nous tourner et de couper notre seule ligne de retraite.

Cremer ne pouvait donc que bivouaquer sur les

fortes positions qu'il occupait, et faire connaître au général Billot sa situation, en lui demandant d'envoyer des troupes à Étobon. Sa ligne de retraite ainsi assurée, le général, dont l'intention était d'enlever Chènebier, envoya pour garantir notre point le plus faible, deux fortes grand'gardes sur la droite, une en avant du côté de Chènebier, l'autre en arrière de notre ligne vers Chagey, afin de ne pas être surpris et de pouvoir opposer une première résistance très-sérieuse, de quelque côté que vînt l'attaque.

La batterie Armstrong n'avait quitté Étobon qu'à la nuit close. A 1,500 mètres environ de notre camp, elle fut assaillie par une forte colonne prussienne; le brave capitaine Pitrat la cribla de mitraille à 40 mètres, et aidé par le bataillon du 83[e] qui était de soutien à sa batterie, il mit l'ennemi en complète déroute.

Au bruit du canon et de la fusillade, le général crut à une attaque et fit immédiatement éteindre tous les feux pour qu'ils ne pussent servir de point de mire aux artilleurs ennemis. Il donna l'ordre aux troupes de rester derrière les faisceaux sans les rompre, et, pour instructions générales, d'attaquer à la baïonnette, sans tirer, rappelant que le tir de nuit est incertain, dangereux pour les camarades plus que pour l'ennemi, propre à jeter du désordre et de la confusion dans les rangs. Déjà le général avait pris ses premières dispositions, quand la reconnaissance envoyée sur le lieu du combat vint annoncer le brillant fait d'armes du capitaine Pitrat.

Cremer avait envoyé plusieurs heures avant le jour

le capitaine de Chabans au général Billot; cet intelligent officier devait rendre compte au commandant du 18ᵉ corps du danger de notre position, insister sur l'absolue nécessité d'avoir notre retraite assurée par l'occupation d'Étobon, et enfin le prévenir que dès l'arrivée des troupes françaises dans ce village, nous attaquerions Chènebier.

Le comte de Chabans éprouva de grandes difficultés à joindre le général Billot; trois fois il tomba dans des groupes de vingt ou trente uhlans qui se répandaient de tous côtés, grâce à la faute commise par le commandant en chef d'abandonner la grande route de Lure à Belfort. L'intrépide capitaine d'état-major reçut à bout portant plusieurs décharges; il ne dut son salut qu'à son sang-froid et à son habileté de cavalier. M. de Chabans était comme officier d'état-major ce qu'était M. Duplessis comme officier de cavalerie. De manières très-distinguées, il possédait toutes les qualités aimables qui séduisent chez les personnes de grande naissance. Très-dévoué, il était toujours prêt à remplir les missions les plus périlleuses, auxquelles la netteté, finesse, la promptitude de son esprit, la sûreté de s jugement, un calme qui ne se démentait jamais, le re daient particulièrement propre.

C'est un de ces rares jeunes gens chez qui les do naturels suppléent à des études spéciales et à l'exp rience.

Quand le capitaine de Chabans trouva le géné Billot, déjà celui-ci avait prescrit à la division Penho

'occuper Étobon et d'ouvrir le feu sur Chènebier dès on arrivée dans le village.

Le 16, au lever du jour, l'artillerie de Cremer et celle le Chènebier reprenaient la lutte de la veille. Nos cinq batteries étaient toutes en position; les Prussiens nous opposaient quarante-huit pièces, rangées les unes en avant du village, les autres à droite sur la lisière du bois. Notre artillerie eut à déplorer de grandes pertes en hommes et en chevaux. Le bois situé en arrière de nos canons fut fauché comme à la main sur une largeur de plus de 30 mètres. L'infanterie, habilement défilée à la vue de l'ennemi, derrière les accidents de terrain, à droite ou à gauche des gerbes de feu prussiennes, souffrit peu.

Le commandant Camps avait, suivant la méthode de ıos ennemis, espacé considérablement ses pièces. Ce ystème a l'avantage de moins les exposer, et d'augıenter encore l'efficacité du tir en donnant à la ligne e feux une plus grande étendue. Il diminua la rapiité du tir qu'il réserva pour le moment de l'assaut.

Le soin apporté au pointage donna à notre tir une ılle précision que huit pièces prussiennes furent sucessivement démontées.

Dès que la brigade Perrot de la division Penhoat ut ouvert le feu à Étobon contre Chènebier, Cremer rit ses dernières dispositions pour enlever ce village. on plan était de tourner l'ennemi par sa gauche, en ıême temps qu'il l'attaquerait de front. Les bois qui taient sur notre droite permettaient d'y masser nos roupes et de les faire avancer très-près de Chène-

bier, sans être aperçues. Le général prit lui-même la direction de ce mouvement, ayant sous ses ordres directs le général Tevis, commandant la 2e brigade, et le colonel Millot, commandant la 1re. — Le 83e mobile, un bataillon du 32e de marche et le bataillon de la Gironde, comme réserve, formaient la colonne de Cremer.

Le colonel Poullet, avec le 57e de marche et le 86e mobile, était chargé de l'attaque de front; il avait pour instruction de ne pas trop précipiter sa marche, afin de laisser au mouvement tournant le temps de se dessiner de manière à prendre les pièces ennemies et à cerner au moins une partie de l'infanterie dans le village. Le colonel forma une longue ligne de tirailleurs qu'il plaça tout entière sous le commandement de l'intrépide capitaine Santelli du 57e de marche. Ce brave officier parcourut constamment à cheval tous les points de la ligne et entraîna ses soldats par son bouillant courage; il était partout et voyait tout. Il chassa sans difficulté les Prussiens des premières maisons qui sont à 1 kilomètre de Chènebier.

L'artillerie avait redoublé l'intensité de son feu; la rapidité du tir avait acquis son maximum; le village, criblé de nos obus, voyait les barricades amoncelées par les Prussiens s'effondrer sous nos coups. Camps ne fit cesser le feu que lorsque nous fûmes à 1,200 mètres du village.

Santelli, sans s'arrêter au succès qu'il venait d'obtenir, continua sa marche lentement mais avec une remarquable habileté. D'une rare témérité pour lui-même

l sut mettre à profit tous les accidents de terrain pour ɔouvrir ses soldats. Ce brillant officier déploya dans la conduite de cette difficile mission un sang-froid, une sûreté de coup d'œil au-dessus de tout éloge. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus au gain de la journée.

Le lieutenant-colonel Champcommunal disposa son régiment en arrière de cette ligne de tirailleurs et l'entraîna au combat avec sa vigueur et son talent habituels.

Les bataillons furent lancés en échelons, éclairés encore par des tirailleurs, avec des soutiens minces, nombreux et éloignés les uns des autres, — excellent système pour ne pas offrir de point de mire à l'ennemi, pour éviter ses coups, diviser son attention, ses forces et l'accabler sur un point qu'il ignore. Il faut surtout, pour arriver à ces résultats, que le chef sache guider, d'une manière sûre, les nombreux éléments qui, agissant isolément, doivent se prêter un constant appui et concourir à un même but. Le colonel Poullet avait présidé aux préparatifs et aux détails de cette manœuvre au 86e mobile et marcha lui-même à sa tête. Ce brave régiment occupait la gauche de la ligne. Deux bataillons du 32e étaient placés sur les hauteurs boisées en arrière de notre ligne de bataille, du côté de Chagey. Ces derniers avaient pour instructions de surveiller l'ennemi dans cette direction et de s'opposer vigoureusement au mouvement tournant qu'il pouvait tenter sur notre droite. Le commandant Camps devait

faire soutenir ces bataillons par le nombre de ba
qu'il jugerait nécessaire.

En même temps que le colonel Poullet s'appı
du village, le général Cremer débouchait av
troupes sur la droite de Chènebier. Les Prus
surpris de cette attaque et se voyant obligés d
donner le village, ne s'en défendirent pas moin
vigueur pour donner le temps à leurs pièces de
rapidement Frahier. La lutte engagée sur to
ligne était très-vive; le colonel Puech du 83e
d'être tué raide d'une balle au front et son ré
qui voyait le feu pour la première fois commeı
faiblir. C'est alors que l'intrépide commandant
rayon-Latour, resté jusque-là en réserve, vint t
le général : « Je ne puis plus tenir mes hommes,
« ils veulent quand même marcher à l'ennemi. » -
« bien! lancez-les, répondit Cremer. »

En un instant, ce bataillon caché dans les bois
ploya dans un ordre si admirable, avec une si ra
cision que le général Billot, qui arrivait à Étobo
voir venir un renfort prussien. Ces intrépides
dépassèrent le 83e et se ruèrent à l'assaut du vill
baïonnette en avant, *sans même daigner tirer u
de fusil.* Les Prussiens ne purent résister à tant
tuosité; ils s'enfuirent alors dans toutes les dire
avec un désordre inexprimable. Rien ne peut
une idée du magnifique spectacle que présent
vaillante troupe. Nos braves Girondins étaient de
déchaînés plutôt que des hommes. Il n'y eut qu'uı

ans l'armée pour applaudir à tant d'héroïsme et, quand e Gouvernement cita au *Moniteur* cette troupe d'élite pour sa brillante conduite à Chènebier, on trouva juste ce témoignage public qui, rendu à la bravoure d'un corps tout entier, rappelait les récompenses de l'ancienne Rome.

Le bataillon de la Gironde avait encore une fois bien mérité de la patrie.

On fit environ deux à trois cents prisonniers ; Cremer avait recommandé de ne pas trop poursuivre l'ennemi afin de ne pas tomber dans quelque embuscade. Il voulait surtout éviter de donner aux Prussiens l'occasion d'un retour offensif.

Avant de terminer le récit de ce combat, donnons à l'artillerie les éloges qu'elle a mérités pour sa bravoure et la précision de son tir. Le commandant Camps montrait à tous l'exemple de l'activité et du sang-froid ; il se multipliait et remédiait à tout. Ses officiers soutenaient dignement la vieille réputation de leur arme. Le jeune lieutenant de Dartein, resté seul à sa batterie, entraînait ses hommes par son courage ; il se faisait pointeur et aidait aux manœuvres de force lorsque, criblés de projectiles prussiens, nos artilleurs hésitaient à ramener leurs pièces en avant.

Tel fut le combat de Chènebier. Il fit le plus grand honneur à la division Cremer par la valeur et par la rapidité de manœuvres des troupes engagées. Tout le monde avait vaillamment fait son devoir. Le général

Bourbaki, dans sa dépêche au ministre de la guerre rendit compte *que c'était la seule division qui eût enlevé les positions devant Belfort.*

Après ce combat, la division Cremer rentra dans les positions qu'elle occupait auparavant. La division Penhoat s'établit aussitôt à Chènebier. Cremer ne changea rien à l'emplacement de ses grand'gardes ; il laissa même celles qui étaient en face de Chènebier, disant que les troupes en seconde ligne devaient se garder avec autant de vigilance que celles qui occupaient la première. Il eut tout lieu de s'applaudir de cette mesure, car le 17, vers les deux heures du matin, les Prussiens firent un retour offensif avec leurs dernières réserves et, après une lutte acharnée, chassèrent l'amiral Penhoat et le rejetèrent sur nos grand'-gardes qu'ils attaquèrent aussitôt. Rien ne put faire reculer le vaillant commandant Pardieu, du 32e de marche. Quoique mortellement blessé, il ne voulut pas abandonner son commandement, et après un combat de trois heures les ennemis étaient repoussés sur Frahier.

Le général avait envoyé au secours du commandant Pardieu deux bataillons du 57e et toute la division se tenait prête à prendre part à la lutte. Mais si, en général, on doit engager le moins de troupes possible, c'est surtout la nuit qu'il faut suivre cette règle, alors que l'obscurité peut occasionner du désordre et que les lâches trouvent si facilement le moyen de se dérober au danger.

Le général Billot craignant que l'ennemi n'essayâ

s tourner par le bois qui est situé entre Frahier
ıon, dans le but de nous enlever ce dernier
prescrivit au général Cremer de s'établir de
ıonne à Etobon et de l'occuper fortement. Le
l s'y rendit aussitôt avec le 57ᵉ, le bataillon de
ınde et deux batteries (une de campagne et
montagne). Il y rallia les fuyards des différents
et disposa la défense pendant qu'il laissait sur
ıau le reste de ses trcupes (le 32ᵉ de marche,
le 86ᵉ de mobile et trois batteries), sous le
ndement du colonel Poullet. A peine le combat
cessé à Chènebier, qu'il recommença sur un
point. L'ennemi voulant tourner notre droite et
errières attaquait à Chagey le bataillon de
gardes du 32ᵉ qui nous couvrait de ce côté. Ce
ın, très-habilement disposé par le commandant
-Lacan, essuyait un feu très-vif d'infanterie et
erie sans se laisser entamer et sans presque
le pertes. L'ennemi, enhardi par le silence que
ent nos troupes, s'avança imprudemment vers
qui recélait notre grand'garde ; le commandant
-Lacan le laissa s'approcher, puis, à bout portant,
illit par des feux de salve qui, en peu d'instants,
rent la plaine de cadavres prussiens. Ils recu-
en désordre, mais leur artillerie (deux batteries)
ıla son feu. Le colonel Poullet envoya aussitôt
secours le lieutenant-colonel Reboulet avec un
ın du 32ᵉ, un bataillon du 86ᵉ et la batterie
rong. Cette batterie prit d'écharpe les pièces
ıies, en démonta trois, et chaque fois que les
ıes prussiennes voulurent faire un mouvement,

les obligea à se replier en toute hâte. Depuis l'arrivée de notre artillerie, le canon seul avait fait entendre sa voix. Enfin à trois heures de l'après-midi les Prussiens battaient en retraite accompagnés de nos obus. Ils avaient éprouvé les pertes les plus sérieuses et reconnu que c'était en vain qu'on cherchait à surprendre la division Cremer.

Quel que fut le point d'attaque, on la trouvait toujours prête à combattre ; partout les calculs ennemis avaient été déjoués. La plus grande part du succès revenait au commandant Maffre-Lacan et ensuite au brave capitaine Pitrat.

Dans ces trois journées, la division Cremer s'était battue cinq fois — trois fois le jour et deux fois la nuit ; — elle avait perdu environ mille à onze cents hommes, dont un colonel et un chef de bataillon. Mais elle avait plus souffert encore de la faim et du froid que du feu de l'ennemi. Les vivres étaient épuisés, et l'on avait dû se contenter presque uniquement de la viande des chevaux tués, qui, heureusement pour le le soldat, se trouvaient en très-grand nombre. Ces pauvres animaux n'avaient pas été plus privilégiés que leurs maîtres, le genêt avait été leur seule nourriture. Ce fut là le commencement de ces privations, de ces souffrances presque sans précédent que nos soldats devaient endurer jusqu'à leur entrée en Suisse. Le spectacle navrant présenté alors par nos colonnes a été très-bien peint dans un admirable article de la

Revue des Deux-Mondes, par M. Marc Monnier (1). Nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer nos lecteurs.

Il est très-difficile d'évaluer les pertes des Prussiens. D'après ce que nous avons pu constater et ce que rapportent les habitants, ils auraient eu dans ces différentes affaires quatre mille hommes hors de combat. Le retour offensif contre l'amiral Penhoat leur avait été surtout très-funeste.

La nuit du 17 au 18, l'ennemi essaya de nouveau de nous surprendre du côté de Chagey. Il comptait surtout sur la fatigue de nos troupes, mais il fut ramené vigoureusement à la baïonnette par le bataillon du 32e, sous les ordres du capitaine Constant. Les soldats étaient harassés de fatigue ; malgré leurs souffrances, ils ne faisaient pas entendre le moindre murmure. Partout les officiers avaient noblement payé de leur personne et partagé les privations de leurs troupes.

Telle était la situation de la division Cremer, lorsque dans la nuit du 17 au 18 arriva l'ordre de battre en retraite. Le général était chargé de la glorieuse et difficile mission de protéger la réserve d'artillerie du 18e corps et de former l'arrière-garde. C'est alors que commença cette retraite si pénible pour notre division, surtout pour l'artillerie. L'amiral Penhoat quitta tout

(1) La Suisse pendant la guerre de 1870.

d'abord ses positions et se replia de Chèr
être inquiété. Le colonel Poullet, autant po
la route rendue très-difficile par un violent
pinément survenu, que pour appuyer la ma
colonne, fit partir avec l'avant-garde la batt
trong qui s'établit sur le plateau ; puis, il
bataillon à Chènebier pour protéger la marc
contre une attaque de Frahier, qui eût pu n
en deux. Il donna l'ordre de n'abandonner
que quand les derniers hommes seraient
Etobon ; en même temps il établissait une
campagne sur un mamelon qui est à peu pr
chemin d'Etobon, et d'où l'on pouvait contr
pièces ennemies établies en avant de Ch
colonel garda avec lui à l'extrême arrière-ga
taillon du 32e et une section d'une batterie de
Des tirailleurs couvraient nos flancs ; en
grand nombre d'embuscades avaient été d
tout le parcours pour arrêter les Prussiens s
le projet de nous inquiéter. Ces petits cor
nous rejoindre en avant d'Etobon, à travers
ainsi qu'on mit à profit la connaissance du t
utile encore pour une retraite que pour un
en avant. Les batteries ennemies nous lanc
ques obus qui ne nous firent aucun mal, l
ments du sol nous mettant à l'abri de leur
Notre artillerie riposta ; bientôt le silence
deux côtés ; en somme, la colonne arriva
sans avoir eu un homme blessé.

Le général Cremer devait coucher le 1

Athesans ; il effectua sa retraite par échelons ; un bataillon d'infanterie, appuyé d'une section de la batterie de Dartein, resta en position à Etobon ; un second bataillon et une autre section d'artillerie s'arrêtèrent en avant de Béverne pour protéger la retraite des premiers. Un troisième bataillon avec une nouvelle section fut laissé sur la route de Béverne à Lyoffans, à l'embranchement du chemin qui mène à Frédéric-Chérimont, afin d'empêcher notre flanc droit d'être attaqué de ce côté. Deux bataillons et une batterie d'artillerie durent s'arrêter à Lyoffans où était cantonnée la division de cavalerie Brémond d'Ars, fortement compromise après la surprise de Clairegoutte par les Prussiens. A Moffans, nous laissâmes également deux bataillons et une batterie dans le même but, et afin de dégager les troupes de Lyoffans si elles étaient attaquées par des forces trop supérieures aux leurs.

C'est après une marche aussi pénible que Cremer arriva à Athesans ; ses dernières troupes ne le rejoignirent qu'à minuit.

Le lendemain 19, la division fut chargée de protéger le convoi du 18e corps ; elle passa par Semargent, Saint-Fergeux et vint se cantonner à Georfans.

Le 20 janvier, Cremer se dirigea sur Rougemont en suivant la route de Villargent, Villers-la-Ville, des Magny, de Cubrial et Cuze. A Villargent, la colonne fut coupée par la division Brémond d'Ars et une division d'infanterie qui se dirigeaient par Melcey sur Bournois.

Pendant toute la marche on fut obligé de se flanquer avec soin. Pour protéger le défilé de la colonne, on occupait avec de l'artillerie et de l'infanterie toutes les positions dominantes, et on ne les abandonnait que quand leur occupation par l'ennemi ne présentait plus aucun danger pour nos troupes. La 2e brigade relevait la 1re, de sorte que, après un certain laps de temps, les fractions laissées en arrière avaient repris leur place dans la colonne.

Le colonel Millot, qui commandait la 1re brigade, sut mettre à profit les avantages du terrain pour protéger la colonne contre toutes les attaques des Prussiens. Toujours ses dispositions furent prises avec la plus grande habileté ; aucun détail ne lui échappait, et cette retraite lui fournit l'occasion continuelle de déployer la science et les brillantes qualités militaires dont il avait déjà fait preuve dans les précédents combats.

Combat de Villers-la-Ville (20 janvier 1871).

Arrivée à Villers-la-Ville, la 1re brigade fut canonnée à 1,700 mètres par quatre pièces prussiennes placées en avant de Villersexel. Le colonel Millot établit deux sections de la batterie de Dartein sur le plateau, à gauche du village. Dès les premiers coups, une pièce ennemie fut démontée ; quelques tirailleurs lancés dans les bois sur la droite de la colonne prussienne

complétèrent l'effet de notre feu et obligèrent l'ennemi à se retirer sur Villersexel.

Dartein resta en position jusqu'à ce que toute la colonne fùt passée. Un obus prussien avait traversé un des coffres de la batterie Armstrong, mais sans le faire éclater.

Notre marche, dans ces conditions, ne pouvait être que très-lente ; aussi nous n'arrivâmes à Rougemont que fort avant dans la nuit. La division prit possession des hauteurs qui dominent la ville et resta jusqu'au matin rangée en bataille en avant de Rougemont pour protéger le désordre qui y régnait.

Le 21, Cremer vint prendre ses cantonnements à Pouligney. Les soldats tombaient de faim et de fatigue ; la division n'ayant ni intendance, ni convois, était obligée de demander l'aumône à tous les généraux qu'elle rencontrait. A Corcelles, elle toucha deux jours de vivres.

La discipline, le sentiment du devoir et du danger maintenaient seuls le soldat à son poste ; mais à mesure que nous avancions les maladies diminuaient le nombre des combattants, et ceux qui restaient voyaient à chaque instant leurs forces trahir leur courage. Il faut avoir vu l'état de l'armée à ces heures de tristesse et d'abattement pour s'en faire une idée ; et certes, les chefs qui, au milieu de tant de souffrances et de misères, restèrent inébranlables jusqu'à la fin et surent se raidir contre un si cruel destin sans jamais donner

accès au découragement, ceux qui luttèrent contre les coups redoublés de l'adversité, ceux qu'aucune mauvaise fortune ne put jamais abattre et qui cherchèrent à sauver au moins l'honneur du nom français, ceux-là ont droit à la reconnaissance de la nation.

Le 22, la division campait à la gare de Besançon; elle devait y prendre des vivres et se reposer des dures fatigues qu'elle venait de supporter. Les malheureux soldats passèrent la nuit dans la boue sur le glacis de la place, sans avoir pu toucher le moindre approvisionnement.

Combat de Dannemarie (23 janvier 1871).

Le 23, Cremer reçut l'ordre de se porter à Chenaudin et à Grand-Fontaines; il formait ainsi l'extrême aile gauche et se reliait par la Félie à la division Bonnet du 18ᵉ corps cantonné à Franois. Les tirailleurs de la 2ᵉ brigade étaient à peine engagés dans le bois de Dannemarie qu'ils y rencontrèrent les Prussiens. Après une courte fusillade, l'ennemi se replia sur le village et démasqua une batterie de huit pièces qui commença à nous canonner. Le commandant Camps fit immédiatement avancer la batterie Legoux et l'établit sur la droite de la route près du chemin de fer. Ce ne fut plus alors qu'un combat d'artillerie. Les deux batteries étaient à 1,600 mètres l'une de l'autre. Mais laissons la parole au commandant Camps :

« Le tir de l'ennemi était réglé quand nous nous « mîmes en batterie, car il avait visé une maison pla- « cée sur notre gauche. La distance de 1,600 mè- « tres nous était très-favorable, puisqu'elle corres- « pondait à notre premier évent d'éclatement. Ce tir, « quoique très-bien dirigé, nous fit peu de mal, grâce « à notre position sur la crête de la colline. Pour don- « ner une idée de la précision des coups de l'ennemi, « je citerai ce fait : Trois projectiles arrivent à une « minute d'intervalle l'un de l'autre ; ils rasent le sol. « Le premier tombe à la tête des chevaux d'avant-train « de l'une des pièces, les chevaux de devant sont tués. « Le deuxième arrive sur un des chevaux de derrière, « le coupe en deux et blesse grièvement son voisin ; « l'artificier était resté à son poste ; le troisième obus « traverse le coffre d'avant-train et emporte la tête de « ce brave canonnier.

« Trois pièces ennemies viennent se joindre aux pré- « cédentes. C'était une bonne affaire pour moi ; le but « devenant plus grand, mes chances de l'atteindre « augmentaient.

« La canonnade ne cessa qu'avec le jour. Nous « avions eu huit artilleurs et treize chevaux hors de « combat.

« Notre tir fut des plus justes et fit éprouver des « pertes énormes à nos adversaires. Des habitants « de Dannemarie, qui vinrent nous donner des rensei- « gnements pendant la nuit, nous apprirent que les « artilleurs allemands pleuraient. »

Le commandant Camps terminait son rapport par ces mots : « Ce succès fait le plus grand honneur à « MM. Legoux et Thebiay. Ces deux officiers se sont « encore surpassés dans cette circonstance. Je ne « saurais assez faire l'éloge de l'habileté, du calme « et du sang-froid avec lesquels ils ont dirigé leurs. « sections, au milieu d'une grêle de projectiles (1). »

Cremer ne resta pas inactif après ce succès ; il prit ses dispositions pour recommencer le combat le lendemain. Pendant la nuit, les artilleurs de MM. de Dartein, Baudelin et Carrère, de concert avec la compagnie du génie, construisirent des batteries en avant de Chenaudin pour la journée suivante.

Des habitants de Dannemarie et de Saint-Vit s'étaient échappés de leurs villages pour avertir le général Cremer que cinquante pièces de canon arrivaient renforcer celles de Dannemarie, et qu'un corps de vingt mille Prussiens se massait à Saint-Vit.

Cremer fit alors prévenir le général Bourbaki qu'il allait chercher à enlever l'artillerie ennemie par une attaque de nuit, à la baïonnette. Le général avait formé dans ce but une colonne de deux mille volontaires, composés des quatre cents francs-tireurs vendéens,

---

(1) Rapport du commandant Camps sur le combat de Dannemarie.

commandés par le brave Koziell Pocleski (1) et de mille six cents volontaires pris dans les deux brigades. Le général, en personne, devait prendre le commandement de cette petite troupe ; les officiers n'avaient pas voulu rester en arrière de leur vaillant chef, et presque tous avaient demandé à partager ses dangers. Le nombre en était si grand qu'on avait dû s'en remettre au sort pour le choix des élus. Il avait été convenu que l'attaque se ferait uniquement à la baïonnette, et les cartouches furent enlevées aux hommes pour qu'ils ne pussent manquer à leur consigne.

C'était à deux heures du matin qu'on eût abordé les Prussiens si Bourbaki n'eût désapprouvé ce projet et enjoint à Cremer de se replier sans retard sur Saint-Fergeux, afin d'y donner à ses troupes le repos et les vivres qui leur étaient promis depuis si longtemps.

A cette époque, Cremer reçut le commandement de trois divisions : 1° la sienne, 2° la division Seghars, 3° la division de réserve Palu de la Barrère. Il devait avec ce corps couvrir le flanc droit de l'armée contre

---

(1) Les francs-tireurs vendéens avaient rejoint notre division le surlendemain du combat de Chènebier.

Ce corps admirablement organisé, très-discipliné et commandé par un des officiers les plus braves et les plus instruits que j'aie connus, le comte Koziell Pocleski, se signala dans ces tristes circonstances par une énergie qui ne se démentit jamais.

les tentatives de l'ennemi, l'empêcher ainsi de nous resserrer et de nous jeter sur la Suisse.

Le 24, la division Cremer, passée depuis ce jour sous les ordres du colonel Poullet, se porta à Cléron pendant que Cremer avec les deux autres divisions venait s'établir à Ornans. Le général avait prévenu son chef d'état-major de se tenir prêt à partir à quatre heures du matin, et l'avait averti qu'il recevrait l'ordre de mouvement pendant la nuit. Le 25, à cinq heures du matin, rien n'étant encore arrivé, le colonel dépêcha au général un des officiers d'état-major. Sur ces entrefaites, le sous-officier de cavalerie, porteur de l'ordre, se présentait au quartier général; parti d'Ornans à deux heures et demie, il n'arrivait qu'à sept à Cléron. Les conséquences de cette faute sur l'issue de la campagne furent peut-être incalculables. Ce fatal retard prouve encore une fois la nécessité d'une cavalerie légère, organisée sur les bases que nous avons indiquées.

Outre les effets qu'un pareil accident produit inévitablement sur les opérations, il a le grave inconvénient de faire attendre les troupes, de les fatiguer inutilement et de leur faire perdre l'habitude de se rassembler avec promptitude.

Le colonel Poullet devait passer par Fertans et Amancey, pour rejoindre près de Deservillers la route d'Ornans à Salins, dépasser cette ville et s'établir aux cols de Supt et d'Andelot. La division Seghars allait

d'Ornans à Salins; quant à la division de réserve, elle marchait sur Levier.

Le colonel Poullet mit sa division en mouvement à sept heures un quart. Arrivé à Nans, il apprit par les habitants que les Prussiens étaient à Salins depuis le matin. Ses éclaireurs à cheval lui confirmèrent bientôt ce renseignement; ils avaient été arrêtés près de Saisenay par les avant-postes ennemis; ceux-ci cachés près de la route avaient essayé de surprendre nos cavaliers en faisant des commandements en français.

Les gens qui s'enfuyaient de Salins et d'Arbois déclaraient qu'il y avait un corps de quinze mille Allemands dans la première de ces villes, et que Manteuffel avait son quartier général à Arbois, avec vingt-cinq mille hommes.

Cet état de choses rendait impossible à la division la continuation de sa marche sur Salins. La route encaissée entre deux murailles de rochers ressemble à un long couloir. L'avantage de ces sortes de positions est tout en faveur du premier occupant. Une barricade derrière laquelle se rangent quelques hommes résolus, plusieurs canons placés en arrière ou sur des flancs inaccessibles, suffisent alors pour arrêter une armée. L'assaillant, au contraire, est dans l'impossibilité de déployer ses forces et se trouve réduit à n'engager que ses têtes de colonne. Même en admettant qu'à force de courage et de ténacité il force le premier obstacle, les pertes qu'il subira le mettront hors d'état de conti-

nuer une lutte dans laquelle les plus grands efforts, les plus énormes sacrifices ne peuvent aboutir qu'à faire tuer des hommes sans aucune chance de succès.

Il eût été d'autant moins raisonnable au chef de la division Cremer d'exécuter des ordres évidemment donnés en vue de notre arrivée à Salins avant celle des Prussiens, qu'on ne pouvait gagner cette ville qu'assez tard dans l'après-midi. Par là même, nous nous serions trouvés le lendemain en présence de quarante mille ennemis, et nous courions le risque d'être enfermés dans des défilés inextricables. Déjà les manœuvres des Prussiens tendaient à ce but ; la neige qui encombrait les chemins rendait notre marche lente et pénible. Cependant il fallait se hâter si l'on ne voulait être surpris.

Le colonel Poullet décida qu'on marcherait par le Crouzet sur Villeneuve-d'Amont, et avertit aussitôt le général Cremer du changement qu'il avait opéré dans l'ordre de mouvement, ainsi que des raisons qui l'avaient fait agir.

La position de Villeneuve était facile à défendre ; de plus, elle avait l'avantage, si l'on voulait essayer de chasser les Prussiens de Salins, d'arriver à la ville par les positions dominantes de Dournon et de Cernans. Enfin (dans le cas le plus probable, celui où l'on continuerait la retraite) l'occupation de Villeneuve couvrait Levier, position stratégique de la plus haute importance, comme étant le point de jonction de différentes routes.

Le général Cremer approuva pleinement le plan de son chef d'état-major et vint le retrouver à Villeneuve-d'Amont.

Koziell avait été laissé avec les francs-tireurs vendéens à Nans pour barrer l'entrée de la route du Crouzet ; puis le général envoya deux bataillons de la division Seghars à Éternoz que les Prussiens menaçaient dans le but évident de nous tourner et de couper en deux l'armée française. Il était temps que le colonel Poullet arrivât à Villeneuve-d'Amont, les ennemis avaient leurs avant-postes à Dournon et se disposaient à poursuivre leur marche sur Levier, quand la manœuvre du colonel vint déjouer leurs projets.

Le 26, la division Cremer se porta par Levier, à Houtand (3 kilomètres de Pontarlier). Les divisions Seghars et Palu de la Barrère furent cantonnées dans des villages voisins.

A mon avis, il eût fallu venir à marches forcées à Champagnole, nœud des routes de Poligny, de Lons-le-Saulnier et de Saint-Laurent. On pouvait y devancer les Prussiens ; le mamelon qui domine cette ville en rend la défense facile, et, par l'occupation de ce point, nous étendions notre ligne et ne risquions plus d'être acculés contre la frontière et rejetés en Suisse.

Dès son arrivée à Houtaud, le général eût voulu prendre immédiatement la route de Mouth et se hâter d'occuper le col des Planches et Saint-Laurent. L'extrême fatigue des troupes et le besoin qu'elles avaient de toucher les vivres qui leur faisaient défaut depuis

plusieurs jours l'arrêtèrent. Il eùt fallu réquisitionner tous les moyens de transport pour aider les soldats dans leur marche; c'eût été le seul moyen de précéder les Prussiens.

Le général Clinchant, qui avait remplacé Bourbaki dans le commandement de l'Est, craignant de voir l'ennemi occuper avant lui le seul débouché qui restât, donna à Cremer trois régiments de cavalerie et lui prescrivit de se porter au plus vite aux Planches, à Saint-Laurent et à Morez. Le général fit 80 kilomètres le même jour; il laissa au col des Planches un escadron de chasseurs d'Afrique et deux pelotons de dragons avec le régiment des chasseurs en réserve à Foncine-le-Haut; puis, suivi des deux régiments de dragons qui lui restaient, il se porta de sa personne à Saint-Laurent et à Morez.

En même temps, la division Cremer était séparée en deux parties. La première brigade sous les ordres du colonel Millot prenait par Mouth pour rejoindre le général aux Planches, à Saint-Laurent et à Morez ; la deuxième avec trois batteries d'artillerie, commandée par le colonel Poullet, devait s'établir à Frasnes avec une partie de la division Seghars, pendant que le reste de cette division occuperait Dampierre.

Dès son arrivée à Frasnes, le colonel Poullet fit ressortir l'importance de la position de Bonnevaux et insista fortement auprès du général Seghars pour occuper immédiatement ce village. Si on jette les yeux sur une carte, on voit que Bonnevaux commande

ntrée du long défilé qui mène par Vaux et les ranges-Sainte-Marie à Mouth. C'était le seul chemin ır lequel on pouvait encore rejoindre la route de ontarlier à Morez, unique planche de salut qui nous estât comme nous l'avons expliqué plus haut.

Aussitôt que le commandant en chef eut donné 'autorisation d'occuper Bonnevaux, le colonel Poullet ;e hâta d'y envoyer deux bataillons du 86e sous les ırdres d'un des officiers les plus intelligents et les ılus vigoureux de la division, le lieutenant-colonel Collavet. Il n'y était pas établi depuis une heure que es cavaliers prussiens se présentaient à nos avant-ıostes. Ceux-ci ne cachèrent pas, dans les relations ıu'ils eurent bientôt avec nous, la désagréable surprise ıue leur avait causée l'occupation de Bonnevaux.

Le 28 janvier, vers six heures du soir, la division 'ortone du 20e corps avait été attaquée à Chaffois; 'ayant pu résister aux forces ennemies elle s'était epliée sur Pontarlier; cette retraite mettait les 'oupes établies à Dampierre et à Frasnes dans la si-ıation la plus critique. Tournées par leur droite, elles taient encore menacées de se voir bientôt séparées e Pontarlier. Si l'ennemi, attaquant de front, venait à ouper les chemins et à établir par ces routes une orte de blocus autour de nous, nous pouvions nous 'ouver bientôt cernés et amenés à une lutte déses-érée, car l'abondance de la neige rendait impossible ıut mouvement en dehors de ces routes.

Sur ces entrefaites, le général Clinchant informa

officiellement le général Seghars et le colonel Poullet, qu'un armistice venant d'être conclu entre les deux nations belligérantes ; il avait donné l'ordre de suspendre tout mouvement. En même temps, il prescrivit à ces deux officiers d'envoyer des parlementaires aux Prussiens pour les avertir que le commandant en chef s'était immédiatement mis en rapport avec le général Manteuffel, afin de régler la position des deux armées.

Les Prussiens se montrèrent surpris de cet événement et déclarèrent qu'ils n'en avaient aucune connaissance. Pendant qu'ils en référaient à leur général, ils dépêchaient au colonel Poullet un chef d'escadron d'état-major, chargé de régler avec lui la ligne des avant-postes, dès que le général prussien aurait envoyé ses instructions.

Cet officier supérieur était depuis deux heures à Frasnes quand un lieutenant d'état-major vint lui apporter les ordres qu'il attendait. Quand il en eut pris connaissance, il déclara au colonel qu'une suspension d'armes avait été en effet conclue entre les deux parties, mais que la 1re armée française (1) et l'armée allemande du Midi (2) en étaient exceptées.

Le commandant ajouta que dans notre position à Frasnes, il ne nous restait plus, après la prise de

---

(1) L'armée commandée par le général Clinchant.

(2) L'armée commandée par le général Manteuffel.

chaffois, de ligne de retraite, et qu'il ne pouvait nous cacher que nous étions entourés de tous côtés par des forces supérieures. C'était une folie, disait-il, de combattre dans de telles conditions ; après l'armistice qui venait de se signer, la lutte était devenue impossible; tenter de la continuer c'était verser du sang inutilement. En conséquence il proposait au colonel une capitulation honorable.

Quand le comte Koziell Pocleski eut traduit ces paroles : « Dites au commandant, répliqua vivement le colonel Poullet, que notre position militaire est bonne, que je saurai la défendre, et qu'un évadé de Metz ne se rend jamais. »

L'officier prussien diminua alors ses prétentions et se contenta de demander que son armée entrât à Frasnes sans coup férir. Ce village, disait-il, était nécessaire pour cantonner ses soldats fatigués et pour leur procurer de la viande fraîche.

Sur le refus qui lui fut fait de rien céder, il demanda à être reconduit aux avant-postes, et prévint que les hostilités reprendraient dans une demi-heure.

Le colonel Poullet fit connaître sur-le-champ au général Seghars le résultat de cet entretien, car il était indispensable de prendre un parti sans retard. La retraite, imposée par les circonstances, ne pouvait s'effectuer que sur Pontarlier en suivant la ligne du chemin de fer, ou sur Mouth par la route très-encaissée qui passe à Vaux et aux Granges-Sainte-Marie.

Afin de ne pas avoir une colonne trop allongée, il fut décidé que la division Seghars se replierait sur Pontarlier et que le colonel Poullet marcherait sur Mouth.

Le colonel avait envoyé une reconnaissance afin de contrôler les dires des habitants qui affirmaient que les ponts étaient coupés. Les cavaliers revinrent juste au moment où se décidait la grave question de la retraite et démentirent ce renseignement ; à l'appui de leurs négations ils apportaient une note du capitaine du génie chargé de faire sauter ces ponts à l'instant opportun. (Nouvelle preuve qu'un général ne doit pas s'en rapporter aveuglément aux paroles de gens inconnus.)

Plusieurs maires, entre autres celui de Bonnevaux, nous firent prévenir que les Prussiens étaient déjà engagés sur le chemin de la Lalette, et tous assuraient que l'ennemi, par suite de l'avance qu'il avait sur nous, couperait notre route, de sorte que nous allions nous trouver dans un défilé sans issue. Le colonel Poullet, instruit, par l'expérience du matin, du peu de confiance qu'on doit avoir dans des récits inventés ou grossis par la peur, déclara que pour lui ces mouvements étaient, sinon faux, au moins singulièrement exagérés, que du reste on n'avait pas le choix, et qu'il fallait prévenir l'ennemi en le gagnant de vitesse.

Les deux chefs donnèrent immédiatement, chacun pour sa colonne, les ordres de départ ; les grand'gardes se replièrent aussitôt, et vers cinq heures la retraite commença à la fois sur Bonnevaux et sur Pontarlier.

e commandant Koziell Pocleski avec ses braves Vendéens formait l'arrière-garde. Le lieutenant-colonel ary du 83e resta à Frasnes avec deux compagnies our rallier les grand'gardes et les ramener en bon rdre.

Si l'on réfléchit que Bonnevaux est la clef du défilé qui conduit à Mouth, et que de sa possession dépendait la possibilité de notre retraite, on comprendra que e colonel Poullet ne devait pas être sans inquiétude ur l'issue de son projet. Les mouvements opérés dès e matin par les Prussiens sur Bonnevaux portaient à roire que l'ennemi avait l'intention de jeter le gros de es forces sur ce village, et d'y enlever les deux bataillons chargés de le défendre avant que les troupes e Frasnes, retenues par une attaque simulée, et d'ailleurs éloignées de neuf kilomètres, pussent arriver.

Le chef d'état-major du général Cremer était d'aunt plus fondé à supposer un tel plan à l'ennemi, qu'il ait en quelque sorte inspiré par la vue même de la rte et par la connaissance que les Prussiens avaient e nos forces.

Heureusement pour les troupes du colonel, les Alleands ne manœuvrèrent pas avec leur habileté ordiaire ; ils firent précisément l'inverse de ce qu'on deait craindre et commirent la faute de venir attaquer rasnes, ne dirigeant sur Bonnevaux que quelques claireurs.

L'effet de la dénonciation de l'armistice avait été

déplorable sur l'esprit des troupes; les soldats disaient hautement qu'ils ne voulaient pas être les seuls à se battre pendant que le reste de la France était en paix. On peut affirmer que cette négociation conclue avec une si coupable légèreté fit autant de tort à l'armée de l'Est qu'une bataille perdue. Si l'on songe au complet état de dénûment des troupes, aux privations qu'elles enduraient depuis trois semaines, on s'explique combien l'abattement devait facilement s'emparer de ces gens que leurs forces physiques trahissaient. Il ne fallait rien moins que l'énergie des chefs pour maintenir encore quelque discipline.

Depuis le départ de Lure, les vivres n'avaient été que très-irrégulièrement distribués; le mauvais état des routes rendait le service des transports très-difficile. Le soldat, que n'avait point façonné une forte éducation militaire, gaspillait souvent ses vivres; enfin l'intendance avait, pendant cette campagne, laissé beaucoup à désirer. Aussi vit-on plus d'une défaillance se produire, et il suffit de l'arrivée de quelques uhlans à Frasnes pour faire rendre le bataillon des Pyrénées-Orientales de la division Seghars, qui revenait de grand'garde. Dégagé par quelques compagnies du 83e sous les ordres du lieutenant-colonel Mary, ce corps ne voulut pas reprendre ses armes ni se remettre en bon ordre : les soldats disaient impudemment qu'ils préféraient être prisonniers que de continuer une telle vie de souffrances.

Les grand'gardes ayant rejoint le colonel Mary, il se replia sur Bonnevaux sans être entamé, ne laissant

en arrière que quelques hommes trop fatigués pour le suivre et les traînards.

Ces braves soldats du 83ᵉ rejoignirent le lendemain matin à Mouth le colonel Poullet. Tel fut cet engagement de Frasnes que les Prussiens présentèrent dans leurs bulletins comme une victoire où ils avaient conquis deux drapeaux et six canons.

Ce mensonge est facilement réfutable :

Les régiments n'avaient pas de drapeaux ; quant aux canons, le colonel n'ayant laissé aucune pièce en arrière, ce second trophée était aussi imaginaire que le premier. La vérité est que les Prussiens firent de quatre à cinq cents prisonniers. Ce succès plus facile que glorieux doit être attribué à l'épuisement de nos troupes et à leur découragement, plutôt qu'à la bravoure de l'ennemi ou à son habileté. Quand on assiste à d'aussi tristes spectacles que celui que présentait alors notre malheureuse armée, l'esprit s'arrête involontairement à rechercher les causes d'une si profonde désorganisation. En voyant fondre rapidement ces jeunes troupes, on prenait en pitié ces rêveurs insensés qui, ignorants des grandes leçons de l'histoire, des vérités éternelles, sources de la grandeur et de la force des nations, avaient sottement crié, avec un fol orgueil auquel s'était laissée prendre notre vanité nationale : « Le soldat français s'improvise ! » Cette école qui nous a tant fait de mal avec son matérialisme, avait corrompu et affaibli nos soldats ; les exemples des anciens Romains et de nos pères étaient

perdus. Depuis longtemps la France avait dévié des grands principes qui font les solides armées. Les troupes de Mac-Mahon, composées de soldats exercés, se sont-elles montrées supérieures à celles de Bourbaki formées à la hâte? A quoi tient donc cette faiblesse? Il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître que notre organisation est essentiellement vicieuse, notre mode d'instruction déplorable et stérile..... Qu'apprend-on aux soldats français? Au lieu de les exercer, à l'instar des Prussiens, aux dures fatigues de la guerre, au lieu d'instruire les officiers par des manœuvres de combat, on les abrutit par les mêmes exercices (école de soldat, école de peloton, de bataillon, etc.) dont les fruits sont nuls, et qui lassent par leur éternelle monotonie.

A-t-on songé à endurcir nos soldats, à leur faire prendre l'habitude de porter leurs vivres? Leur a-t-on fait comprendre qu'il est impossible au général de faire aucune opération s'il ne peut compter que le soldat ménagera les distributions de plusieurs jours? A-t-on excité le patriotisme de nos troupiers par des cours d'histoire nationale?

Les terribles leçons que nous venons de recevoir seront-elles perdues pour nous? Saurons-nous enfin reconnaître franchement les causes de nos défaites et prendre à nos voisins leur forte et savante organisation? Voici le moment décisif pour notre malheureuse patrie : si après d'aussi épouvantables désastres nous ne faisons pas des réformes radicales, il ne faut

plus songer à une revanche. Notre pays dégénéré se traînera désormais à la suite des autres peuples, lui qui naguère tenait le premier rang, et, justement méprisé des nations de l'Europe, deviendra la proie du premier aventurier étranger qu'attireront les richesses de notre sol.

Mais reprenons la suite de cette pénible odyssée.

Le lieutenant-colonel Collavet ayant disposé ses deux bataillons en avant de Bonnevaux resta en position pour protéger le corps du colonel Poullet contre toute attaque des Prussiens jusqu'à ce qu'il fût complétement entré dans le défilé. Dès son arrivée au village, le colonel se rendit chez le maire pour obtenir de nouveaux renseignements sur la marche de l'ennemi. Ce magistrat persista dans ses premières déclarations, et comme preuve de ce qu'il avançait, montra une lettre du maire de l'un des villages traversés par les ennemis. Le colonel Poullet ne fut pas ébranlé, mais il prit ses dispositions pour attaquer vigoureusement les Prussiens si ceux-ci lui barraient la route. Deux batteries nous précédaient : la batterie Armstrong marchait en première ligne. Le colonel Poullet espérait que, la nuit aidant, un effort désespéré nous ouvrirait le passage. On continua donc à avancer sur Mouth, et à quatre heures du matin nous arrivâmes dans cette petite ville, par des chemins complétement libres.

Le colonel Poullet alla prendre les ordres du général Tibaudin de Comagny, commandant le 24e corps, dont le quartier général était à Mouth. Le général

prescrivit à la 2e brigade de partir à dix heures du matin pour Chaux-Neuve. La 1re brigade, sous les ordres du colonel Millot, était à Foncine-le-Haut (6 kilomètres de Chaux-Neuve); elle n'avait pu dépasser ce village, car, comme nous l'expliquerons plus tard, elle avait trouvé, en y arrivant, les Prussiens fortement établis à Foncine-le-Bas et au col des Planches. Dès lors, les deux brigades se trouvèrent réunies de nouveau sous le commandement du colonel Poullet. Dans la nuit du 31 janvier, le général Tibaudin de Comagny nous fit savoir que les Prussiens pressaient l'armée de toutes parts, que nous étions débordés et qu'il allait passer en Suisse avec ses troupes par la route de Juigne. Il confirmait la fâcheuse nouvelle, donnée déjà par plusieurs habitants à divers chefs de corps de la division Cremer, savoir, que les Français avaient été chassés de Saint-Laurent et de Morez. La dernière route, celle qui va par La Chapelle-aux-Bois à Morez, et de Morez à Gex par le col de la Faucille, nous était donc enlevée; il semblait que le seul parti qui restât à la division Cremer était aussi de se réfugier en Suisse. Le colonel Poullet, préoccupé à l'avance de l'éventualité qui se présentait, avait recommandé à tous ses chefs de corps de s'informer s'il n'était pas possible de gagner Gex par une autre voie que celle de Morez. Son espérance ne fut pas déçue. A onze heures et demie du soir, le lieutenant-colonel Collavet du 86e mobile, envoyait au chef d'état-major le précieux itinéraire qui nous permettait d'éviter la triste nécessité d'entrer en Suisse. A La Chapelle-aux-Bois, on prenait un sentier très-escarpé, mais prati-

cable à l'infanterie, qui conduisait au Bois-d'Amont, bourg de trois mille habitants; on tombe là sur un beau chemin qui mène au fort des Rousses, situé, comme tout le monde le sait, sur la route nationale de Morez à Gex. Le colonel Poullet réunit alors le colonel Millot, les lieutenants-colonels Reboulet, Mary et Collavet, ainsi que le commandant Camps. Il donna l'ordre d'abandonner les bagages qui nous auraient encombrés et qu'il eût été impossible de faire passer dans les chemins que nous allions suivre. Il prescrivit d'enterrer les pièces de campagne; quant aux batteries de montagne, elles devaient nous accompagner. Le capitaine Pitrat, après avoir, à cet effet, réquisitionné tous les traîneaux, y avait placé les canons, dont il avait détruit les affûts.

Avant de se séparer de ses lieutenants, le colonel Poullet leur avait donné pour instructions : « de suivre l'itinéraire qu'il venait de leur tracer, et de ne se jeter en Suisse qu'à la dernière extrémité, et si l'on était acculé à la frontière par les Prussiens. On ne devait prendre ce parti que pour échapper à une capitulation. »

Le colonel Millot commença immédiatement le mouvement; il était trois heures du matin. Le colonel Poullet resta à Chaux-Neuve et ne partit qu'à six heures avec l'extrême arrière-garde qu'il avait placée sous les ordres du commandant Koziell, après avoir fait rejoindre les nombreux traînards.

A quatre kilomètres de Chaux-Neuve, le chemin se bifurque; l'un mène en Suisse, l'autre à La Chapelle-

aux-Bois. Le colonel Poullet trouva sa division engagée sur la première de ces routes ; les habitants qu'il interrogea le trompèrent sur la direction de ce chemin, et il suivit la colonne, bien qu'à contre-cœur. Malheureusement il ne se trouvait personne qui pût le renseigner ; les guides étaient naturellement en tête, et ce ne fut qu'après avoir chevauché pendant une demi-heure dans ce sentier, que le colonel rencontra une maison où il connut la vérité. On était très-près de la frontière, et déjà une partie de la division l'avait franchie. Le colonel Poullet, profondément irrité de voir que ses ordres n'avaient pas été exécutés, s'exhalait en plaintes d'autant plus amères qu'il lui était impossible de réparer ce malheur. Il songea un instant à faire rebrousser chemin aux hommes qui étaient encore sur notre territoire, mais il dut y renoncer en présence du triste spectacle que présentaient nos soldats. Il fut retenu aussi par la responsabilité d'une entreprise aussi hasardeuse : était-il sûr de ramener des gens épuisés par la maladie et la fatigue ? Ces malheureux voudraient-ils le suivre après avoir vu leurs camarades entrer en Suisse ? En outre, le chemin était obstrué par la 3e légion du Rhône qui y était entrée à la suite de la division, sans pourtant faire partie de celle-ci, et comme on ne pouvait marcher qu'un à un, il était impossible de revenir sur ses pas si ce corps ne faisait point demi-tour. C'est alors que le colonel déclara à son état-major que, dût-il être le seul, il ne passerait pas en Suisse, et qu'il se ferait tuer plutôt que de quitter le sol français.

Le commandant Koziell et tous les officiers de

l'état-major lui répondirent qu'ils partageaient son opinion, et le suivraient (1) partout où il irait. » Le colonel Poullet accompagné de son état-major vint donc reprendre le chemin de La Chapelle-aux-Bois. Il se perdait en conjectures sur les causes de ce fatal mouvement ; il apprit plus tard que le colonel Millot avait été trompé par des paysans qui étaient venus lui dire que La Chapelle-aux-Bois était occupée par les Prussiens, que l'ennemi marchait sur lui et qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour entrer en Suisse. Ce remarquable officier qui a donné dans cette campagne tant de preuves de science, de coup d'œil et de fermeté, cet homme dont la vigilance et la sagacité n'étaient jamais en défaut et que des qualités militaires de premier ordre destinent à être un jour un des chefs les plus illustres de notre armée, crut à ce renseignement et ne voulut pas exposer la division à une ruine complète.

On avait aussi répandu le bruit que le colonel Poullet était enveloppé à Chaux-Neuve et cherchait vainement à se frayer un passage. Tant il est vrai que dans ces grandes débâcles la peur ne sait qu'inventer pour augmenter l'étendue des désastres.

A quatre kilomètres de La Chapelle-aux-Bois, le colonel Poullet rencontra le lieutenant-colonel Collavet avec

---

(1) Les noms de ces braves officiers sont : Koziell, Camps, Sordet, Gorin ben Mohamed et Mugnier.

Les autres officiers de l'état-major étaient avec Cremer.

le 86e et le capitaine Pitrat à la tête de la bat
Armstrong. Ces braves et énergiques officiers n'av
pas voulu prêter l'oreille aux renseignements des
du pays et avaient refusé de prendre le chemin
Suisse.

A La Chapelle-aux-Bois, on apprit d'une ma
certaine que le général Cremer, contrairement à
les faux bruits, tenait toujours Saint-Laurent et M
Au lieu de se diriger sur le Bois-d'Amont, le cc
Poullet avec le 86e et la batterie Armstrong pı
route de Morez où il retrouva le 1er février au sc
général Cremer.

Pendant que s'accomplissaient les derniers é
ments dont nous venons de parler, Cremer avait
fité des parlementaires qu'il avait dû envoyer
Prussiens à propos de l'armistice pour leur fair
voir qu'il commandait en personne à Morez et à S
Laurent. Comme les ennemis étaient très-bien
seignés sur les commandements, ils furent persı
que Cremer avait dans ces deux localités au moi
division et ses terribles batteries. Le général ne ı
geait rien pour les entretenir dans cette erreur ; i
sait prendre à ses troupes la grande tenue et cell
matin ; il leur faisait monter la garde tantôt à
tantôt à cheval. C'est à l'aide de ces ruses et de l
vité qu'il déployait en ayant toujours dehors de
breuses reconnaissances qu'il trompa les Prus
sur ses véritables forces. Comment l'ennemi auı
pu croire qu'on fût assez téméraire pour garder
si peu de monde ces importantes positions ?

Nous avons dit que les Prussiens nous avaient enlevé le Col-des-Planches : les chasseurs d'Afrique avaient lâché pied, et leur colonel qui était à Foncine-le-Haut n'était pas venu à leur secours. Les dragons au contraire avaient déployé une ténacité, un héroïsme qui excita l'admiration même des Prussiens. Ils ne cachèrent pas à nos parlementaires les sentiments que leur inspirait une si belle conduite ; ils racontaient qu'ils avaient dû enlever à bras le corps ces braves soldats qui préféraient mourir plutôt que de se rendre. Nous avons expliqué plus haut les fatales conséquences de la prise des Planches.

Quand ses troupes eurent pris du repos et qu'il eut acquis la certitude que la 1re armée était passée en Suisse, le général Cremer se retira sur Gex et de là sur Bourg. La campagne de l'Est était terminée (1).

Le général Cremer reçut alors la mission de reformer le 24e corps à Chambéry; il devait défendre la ligne du Rhône depuis son entrée en France jusqu'au pont de Lagnieu. Il se mit à l'œuvre avec son activité ordinaire; le savant commandant Koziell était

(1) Cremer, en se maintenant à Morez et à Saint-Laurent, permit à la division d'Ariès, à la division Palu de la Barrère, au général de Busserolles avec quelques officiers, à un régiment de zouaves, à la batterie de la 3e légion du Rhône (en tout 16,000 hommes) d'arriver à Bourg et d'échapper ainsi à la douleur d'entrer en Suisse. Sans les faux bruits qui coururent sur la position de Cremer, cinquante mille hommes auraient pu suivre la même route.

devenu son sous-chef d'état-major. Sachant tous les services que peut rendre la science à l'art militaire, le général avait appelé près de lui un ingénieur très-distingué, M. Jouglet.

Le plan de défense élaboré sous la haute direction de Cremer par les capacités militaires et scientifiques qui l'entouraient avait déjà reçu un commencement d'exécution quand les préliminaires de la paix furent signés.

Tous les officiers d'état-major montraient la plus grande confiance dans les combinaisons adoptées et ne doutaient pas du succès. Cette conviction était partagée par les officiers et les soldats de la division. Les chefs qui avaient servi avec Cremer demandaient hautement à rester sous ses ordres, et chaque jour le télégraphe et la poste apportaient au général de nombreuses demandes d'officiers qui, ne le connaissant que de réputation, désiraient faire la guerre avec lui.

Cette foi générale qu'on avait en son talent, cet empressement à venir combattre dans sa division, sont la meilleure réponse qu'on puisse faire aux détracteurs de Cremer, la preuve de la confiance et de la sympathie qu'il avait su inspirer.

Composition des troupes commandées par le général Cremer aux différentes époques de la campagne.

État-major.
- Chef d'état-major: Colonel Poullet;
- Sous-chef d'état-major: Commandant Hennequin;
- Aide de camp: Capitaine Cremer;
- Officiers d'état-major.
  - Capitaine de Chabans;
  - Lieutenant du Plessis;
  - Sous-lieutenant Mouth.

Chef de l'artillerie: Commandant Camps (1).
Id. du génie: Capitaine Lemore.

Composition des troupes du général Cremer jusqu'au combat de Châteauneuf.

Bataillon de la Gironde: commandant de Carayon-Latour.
1re *Légion des mobilisés du Rhône:* colonel Celler.
2e *Id. id. id.* colonel Ferrer.
Chasseurs du Rhône: capitaine Marengo.
Batterie Armstrong de la 1re *légion:* capitaine Pitrat.

DIVISION CREMER DEPUIS LE COMBAT DE CHATEAUNEUF JUSQU'A LA BATAILLE DE NUITS.

1re *Brigade,* lieut.-colonel Graziani.
- Bataillon de la Gironde: commandant de Carayon-Latour;
- 32e régiment de marche: lieutenant-colonel Graziani;
- 57e régiment de marche: lieutenant-colonel Millot.

---

(1) Le commandant Camps a commandé l'artillerie et le génie jusqu'à notre entrée à Dijon.

2e Brigade, colonel Celler.	1re légion des mobilisés du Rhône : col. Celler; 2e id. id. id. Chabert; Trois compagnies des chasseurs volontaires du Rhône : capitaine Marengo; Une compagnie des volontaires libres du Rhône : lieutenant Joly.
Artillerie...	Batterie Armstrong : capitaine Pitrat; 22e batterie du 9e d'artillerie : capit. Aubrion; 22e batterie du 12e d'artillerie : capit. Viala.

DIVISION CREMER PENDANT LE RESTE DE LA CAMPAGNE.

1re Brigade, colonel Millot.	Bataillon de la Gironde : commandant de Carayon-Latour; 32e de marche : lieutenant-colonel Reboulet; 57e de marche : lieut.-col. Champcommunal.
2e Brigade, général Carol-Tevis remplacé par le lieut.-col. Reboulet du 32e rég.	Francs-tireurs vendéens : comm. Koziell; 83e mobile : lieut.-colonel Puech, tué à Chènebier, remplacé par le lieut.-colonel Mary; 86e mobile : lieut.-colonel Cadot, remplacé par le lieut.-colonel Collavet.
Artillerie...	Batterie Armstrong : capitaine Pitrat; 22e batterie du 9e d'artillerie : lieut. Legoux; 22e batterie du 12e d'artil. : lieut. de Dartein; 1re batterie de montagne du 3e d'artillerie : capitaine Carrère; 2e batterie de montagne du 3e d'artillerie : lieutenant Baudelin.

Génie. — 22e compagnie *bis* du 2e régiment : cap. Lebours.

Cavalerie. — Eclaireurs à cheval : lieutenant du Plessis.

OFFICIERS APPARTENANT A L'ARMÉE RÉGULIÈRE :

Général Cremer,
Colonel Poullet,
Commandant Hennequin,
Commandant Camps,
} *Évadés de Metz.*

Capitaine Lemore.
Colonel Millot.
Lieutenant-colonel Reboulet.
Lieutenant-colonel Champcommunal.
Lieutenant-colonel Mary.
Lieutenant-colonel Collavet.

Tous les officiers de l'artillerie et du génie, sauf la batterie Armstrong.

Combats livrés par la division Cremer.

Deux combats de Nuits. — 29 et 30 novembre.
Combat de Châteauneuf. — 3 décembre.
Bataille de Nuits. — 18 décembre.
Cinq combats d'Etobon-Chénebier. — 15-16-17 janvier.
Combat de Villers-la-Ville. — 20 janvier.
Combat de Dannemarie. — 23 janvier.
Combat de Frasnes. — 29 janvier.

RÉSUMÉ

7

Pages.

Pages.



MICHIGAN
THE U



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02672 5146



THE UNIVER